

GRAVITATION ET SYMPATHIE L'ESSAI SMITHIEN D'APPLICATION DU MODÈLE NEWTONIEN À LA SPHÈRE SOCIALE

Jean Dellemotte

L'Harmattan | *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*

2002/1 - n° 42
pages 49 à 74

ISSN 0154-8344

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-d-economie-politique-2002-1-page-49.htm>

Pour citer cet article :

Dellemotte Jean, « Gravitation et sympathie l'essai smithien d'application du modèle newtonien à la sphère sociale », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2002/1 n° 42, p. 49-74.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

GRAVITATION ET SYMPATHIE. L'ESSAI SMITHIEN D'APPLICATION DU MODÈLE NEWTONIEN À LA SPHÈRE SOCIALE¹

Jean DELLEMOTTE²

Résumé :

L'objectif de cet article est de souligner le caractère central du concept de sympathie dans l'œuvre d'Adam Smith. Après quelques rappels essentiels relatifs aux travaux de l'auteur (I. Le double projet smithien), nous montrerons, à partir d'une étude détaillée de l'*Histoire de l'astronomie* (II. Le modèle newtonien dans l'*Histoire de l'astronomie* et les cours de rhétorique), que l'ambition de Smith en rédigeant la *Théorie des sentiments moraux* consiste à présenter le principe de sympathie comme l'équivalent à la sphère sociale de ce qu'était, selon lui, le principe de gravitation universelle au monde physique chez Newton (III. De la sympathie comme *principe de gravitation sociale*).

Abstract : Gravitation and Sympathy. Smith's Attempt to Apply the Newtonian Model to the Social Field

This paper aims to underline the importance of the concept of sympathy in the works of Adam Smith. After some important observations relative to the works of the author (I. The double smithian project), we will show, from a precise study of the *History of the astronomy* (II. The newtonian model in the *History of astronomy* and the lectures on rhetoric), that Smith's purpose in the *Theory of moral sentiment* consists to expose the principle of sympathy as the equivalent to the social sphere of what was, according to him, the principle of universal gravitation to the physical world in Newton's model (III. Sympathy as a social gravitation principle).

Classification JEL : B120

Introduction

L'influence de la révolution scientifique newtonienne sur la pensée des lumières est un fait bien connu de l'histoire des idées³. C'est dans ce contexte intellectuel qu'Adam Smith élaborait une œuvre composite, qui fut à tort jugée contradictoire⁴ et suscite aujourd'hui encore de nombreux commentaires. Notre intention est de mettre l'accent sur le rôle joué par le principe de sympathie au sein de cette œuvre, en montrant que la référence newtonienne n'est pas bornée chez l'Écossais au processus de gravitation des prix de marché vers les prix naturels. Au-delà du domaine plus spécifiquement "économique" de la formation des prix, la dimension newtonienne du projet smithien apparaît avant tout dans la sphère plus géné-

1. Je tiens à remercier Françoise Duboeuf, André Hervier pour leur disponibilité et leurs conseils, ainsi que l'ensemble de l'équipe du GRESE (Maison des Sciences Economiques, 106-112 Bd de l'hôpital 75013 Paris). Ce travail a notamment bénéficié des commentaires de Francisco Vergara, Jérôme Lallement et André-Gilles Latournauld. Les erreurs subsistant dans le texte me sont entièrement imputables.

2. Université Paris 1, GRESE, deljean @ univ-paris1.fr

3. On peut parler, à l'instar de Georges Gusdorf (1971, p. 180) de *généralisation du paradigme newtonien* au siècle des lumières ("L'imitation de Newton devient l'ambition secrète de tous les savants, quelque soit leur science. Le système newtonien de l'intelligibilité est admis comme le prototype de toute connaissance parvenue à son état d'achèvement définitif."), aussi bien dans le domaine des sciences naturelles que dans celui des sciences humaines. L'étude classique d'Elie Halévy sur l'utilitarisme, *La formation du radicalisme philosophique* (1901-1904) ("Ce qu'on appellera l'utilitarisme, le radicalisme philosophique, peut se définir tout entier comme un newtonianisme, ou, si l'on veut, un essai de newtonianisme appliqué aux choses de la politique et de la morale.", p. 14), malgré les objections qui lui ont été opposées, demeure à ce propos une référence incontournable. Pour une critique de la thèse d'Halévy, voir Vergara (1998).

4. Pour un bon résumé de la question, voir l'introduction de Raphael & Macfie (in Smith 1759-1790b, pp. 20-25) et Bertrand (1995).

rale de la vie sociale. Celle-ci, animée par le principe de sympathie, est le terrain de base fondamental sur lequel pourront naître et se développer les activités économiques.

C'est dans son *Histoire de l'Astronomie* (*HA* désormais) que Smith exprime son admiration pour Newton. C'est également dans cet essai, antérieur selon toute vraisemblance à la *Théorie des Sentiments Moraux* (1759, *TSM* désormais), que l'auteur expose sa conception de la recherche philosophique et intellectuelle. Si les systèmes astronomiques évoqués dans l'essai sont présentés par Smith comme de "pures inventions de l'imagination" (*mere inventions of imagination*), la crédibilité et la supériorité théorique de Newton sont relatives au fait que celui-ci explique la totalité des mouvements du monde physique par un principe unique "dont nous avons continuellement l'expérience", la gravitation.

A travers ce constat, Smith annonce implicitement le projet qu'il tentera de mettre en œuvre en rédigeant la *TSM* : élaborer un système de philosophie politique et morale susceptible d'articuler les multiples dimensions de la vie sociale à un grand principe accessible au sens commun, à l'instar du rôle rempli par le principe de gravitation dans la mécanique newtonienne. Le principe de sympathie apparaît alors comme l'équivalent à la sphère sociale de ce qu'est la gravitation universelle au monde physique, en quelque sorte comme un principe de gravitation sociale.

C'est en effet la sympathie qui permet aux jugements individuels de s'harmoniser, de converger et de "graviter" vers un centre commun (la norme), d'acquérir une dimension sociale et devenir des jugements moraux au sens plein du terme. Au monde d'individus originellement séparés et liés par des rapports essentiellement antagonistes décrit un siècle plus tôt par Hobbes, Smith oppose ainsi l'image d'une société en quelque sorte réconciliée, dont l'harmonie approximative est rendue possible par une disposition des individus à être affectés par les passions et les jugements de leurs semblables.

Notre argumentation est organisée en trois parties. Dans la première, on fera quelques rappels préalables destinés à estimer l'importance respective de la *TSM* et de l'*HA* au sein des travaux de Smith ; la seconde partie tentera de dégager les grands traits de la conception smithienne de la recherche philosophique et intellectuelle ainsi qu'ils apparaissent dans l'*HA*, en particulier le fait que Smith présente la méthode newtonienne, telle qu'il l'interprète, comme le modèle de l'investigation intellectuelle. On évoquera également un cours de rhétorique enseigné par Smith à Glasgow en 1763, soit quatre ans après la publication de la *TSM*, dans lequel l'auteur réitère son admiration pour Newton. Dans la troisième partie, on montrera que la sympathie remplit non seulement, au sein du système exposé par Smith dans la *TSM*, un rôle analogue à celui joué par le principe de gravitation chez Newton, mais qu'elle apparaît sous bien des points comme un principe de "gravitation sociale", susceptible d'assurer la convergence des jugements moraux individuels aussi bien que la stabilité de l'ordre social.

1. Le double projet smithien

Il semble que l'on puisse identifier deux grands axes de recherches dans l'œuvre de Smith. Le premier correspond au triptyque *TSM/Richesse des nations* (*RN* désormais)/*Théorie de la jurisprudence* (*TJ*). Le second, *grosso modo*, aux écrits compilés dans le volume intitulé *Essays on Philosophical Subjects*, publié en 1795 par J. Black et J. Hutton (auxquels Smith avait confié la publication de son œuvre posthume). Ces deux grands axes de recherches correspondent selon nous à deux types de projets, dont on peut prêter à Smith l'intention d'avoir voulu, à un moment ou un autre de sa carrière, les remplir.

Un vaste projet, inachevé, visant à expliciter les rapports sociaux dans leurs multiples dimensions : morale, politique, économique et juridique. Ce projet est annoncé par Smith

dès 1759 en conclusion de la *TSM*⁵. Un an avant sa mort, dans l'avertissement à la sixième édition de la *TSM* (1790), l'auteur, qui jugeait avoir tenu partiellement sa promesse en rédigeant la *RN* (relativement aux principes concernant "la police, les finances et les armes"), anticipait sur le fait que son état de santé ne lui permettrait pas d'achever le troisième volet de son projet, i.e. sa *Théorie de la jurisprudence*⁶. Quoiqu'il en soit, il apparaît que *TSM*, *RN* et *TJ* auraient dû constituer selon lui les trois volets d'un projet plus large, que nous qualifions de "théorie du lien social" ou de "système de philosophie sociale".

À cet égard, selon le témoignage, rapporté par Dugald Stewart, de John Millar, professeur de droit civil à l'université de Glasgow à la fin du 18^e siècle et ancien élève de Smith, le plan du cours de philosophie morale assuré par l'Écossais à Glasgow pendant les années qui précédèrent la publication de la *TSM* suggère un lien étroit entre religion, morale, justice et économie, et anticipe le triptyque inachevé *TSM/RN/TJ* :

"Ses cours sur ce sujet étaient divisés en quatre parties. La première contenait la Théologie Naturelle (...) La seconde comprenait l'Éthique à proprement parler, et se composait principalement des doctrines qu'il publia ensuite dans sa *Théorie des sentiments moraux*. Dans la troisième partie, il traitait plus longuement de cette branche de la morale qui a trait à la justice (...) Cette importante branche de ses travaux dont il avait aussi l'intention de faire don au public ; mais il ne vécut pas assez longtemps pour satisfaire cette intention, qui est mentionnée dans la conclusion de la *Théorie des sentiments moraux*.

Dans la dernière partie de ses cours, il examinait ces réglementations politiques qui sont fondées, non sur le principe de justice, mais sur celui de l'opportunité [*expediency*], et qui sont calculées afin d'augmenter les richesses, le pouvoir, et la prospérité d'un État. (...) Ce qu'il déclara sur ces sujets contenait la substance du travail qu'il publia ensuite sous le titre *Une Enquête sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*."

Il est important de rappeler que, d'après les rares informations disponibles quand à l'appréciation de Smith sur ses travaux, l'œuvre à laquelle il conférerait la plus grande importance semble être sa *TSM*⁸. On sait que, selon Samuel Romilly, Smith "a toujours considéré sa *Théorie des sentiments moraux* comme une œuvre bien supérieure à la *Richesse des nations*"⁹. Surtout, le fait que Smith ait consacré les dernières années de sa vie à corriger et à parfaire sa *TSM* témoigne de l'intérêt particulier qu'il portait à cet ouvrage¹⁰.

5. "Je tenterai dans un autre discours d'établir les principes généraux du droit et du gouvernement, ainsi que les différentes révolutions par lesquels ils sont passés dans les différentes époques de la société, non seulement en ce qui concerne la justice, mais encore en ce qui concerne la police, les revenus, les armes, et toute autre chose qui est l'objet du droit" (Smith 1759-1790a, p. 454).

6. "Dans l'*Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, j'ai en partie tenu cette promesse ; du moins pour ce qui concerne la police, le revenu et les armes. Ce qui reste, cette théorie de la jurisprudence que j'ai longtemps projetée, je n'ai pu jusqu'ici l'exécuter à cause des mêmes occupations qui m'ont empêché de revoir le présent travail. Quoique mon âge très avancé ne me laisse, je crois, guère d'espoir d'être jamais capable de réaliser cette grande entreprise comme je l'aimerais, je n'y ai pourtant pas renoncé." (Smith 1759-1790a, pp. 19-20). On se reportera aux *Lectures on Jurisprudence* (Smith 1778) pour quelques éléments de ce qu'aurait pu être la *TJ* de Smith.

7. Dugald Stewart, *Account of the life and writings of Adam Smith* (in Smith 1795, pp. 274-275, notre traduction). On remarquera que l'ordre d'exposition du cours de Smith semble en lui-même impliquer un ordre de priorité entre théologie, morale, justice et économie.

8. Ce fait, généralement reconnu et mentionné par les philosophes, est à notre sens mal apprécié par un trop grand nombre d'économistes. Est-il approprié de qualifier Smith d'économiste, alors que ce dernier s'est toujours présenté au titre de professeur de philosophie morale ? Nous partageons l'avis de D. D. Raphael : "None the less it would be a mistake to dismiss Adam Smith from the history of philosophy as a great economist who happened to be a professor of philosophy before he found his true métier" (Raphael 1975, pp. 84-85).

9. Sir Samuel Romilly, *Memoirs*, Londres, 1840, Livre 1, p. 403. Cité par John Rae, *Life of Adam Smith*, Londres, 1895, p. 436.

10. On en jugera en consultant les lettres 244 (avril 1785), 276 (mars 1788), 287 (mars 1789), 294 (mai 1790) et 295 (mai 1790) adressées par Smith à Thomas Cadell, son éditeur, ainsi que la lettre 248 (novembre 1785) à la Rochefoucault. Cf. Smith 1977, respectivement pp. 281, 310-311, 319-320, 324, 325, et 286-287 pour la lettre adressée à la Rochefoucault.

La *TSM* serait donc l'élément clé du système de philosophie sociale que nous prêtons à Smith. En tout état de cause, il s'agirait de l'ouvrage essentiel du triptyque *TMS/RN/TJ*, dont l'auteur nous laisse explicitement entendre dans l'avertissement à la sixième édition de la *TSM* qu'ils les considèrent comme les trois parties d'un même ensemble.

Le second projet que nous identifions renvoie à la fois à l'avertissement des deux éditeurs des *Essays on philosophical subjects* (*EPS* désormais), J. Black et J. Hutton, qui évoquent un plan autrefois élaboré par Smith, consistant à "donner une histoire connexe des sciences libérales et des arts élégants" (Smith 1795, p. 32), ainsi qu'à une lettre de Smith adressée au Duc de la Rochefoucault, datée de novembre 1785, dans laquelle l'Écossais évoque deux grands travaux en cours, dont l'un consisterait en "une sorte d'histoire philosophique de toutes les différentes branches de la littérature, de la philosophie¹¹, de la poésie et de l'éloquence." (cf. lettre 248 in Smith 1977, p. 286)

L'*Histoire de l'astronomie* est sans conteste le plus élaboré des *EPS*. Quoique la date exacte de rédaction de cet essai reste indéterminée¹², il fut très probablement rédigé antérieurement à la parution de la *TSM* (1759) : Smith y évoque en effet la prédiction de l'apparition future d'une comète en 1758, qui pourrait venir confirmer les hypothèses d'Isaac Newton¹³. Par ailleurs, dans une lettre de Juin 1759 adressée à Smith¹⁴, W. Roberston fait référence à "l'histoire de la philosophie", dont il souhaite qu'elle soit le prochain ouvrage publié de l'auteur. Smith aurait en effet lu au club littéraire de Glasgow, dont Roberston était membre, des écrits sur "le goût, la composition et l'histoire de la philosophie" dans les années 1750, qui trouveraient leur origine dans les cours de rhétorique enseignés par l'auteur à Edimbourg, soit entre 1748 et 1751. Les commentateurs s'accordent ainsi à penser, à l'instar de D.D. Raphael et A.L. Macfie, que l'*HA* fût "probablement écrite plus tôt que la *TSM*"¹⁵.

Il apparaît que Smith tenait particulièrement à son *HA*, nonobstant le fait qu'il la jugeait inachevée et imparfaite. L'*HA* est en effet l'un des rares écrits dont Smith permit la publication posthume, alors qu'il fit disparaître un grand nombre de ses travaux inachevés à la fin de sa vie, et sommât ses exécuteurs testamentaires de faire de même. Dès avril 1773, Smith écrivait à Hume¹⁶ que parmi les papiers qu'il n'emportait pas avec lui, peu méritaient d'être publiés, excepté le "fragment d'un grand travail qui contient une histoire des systèmes astronomiques qui ont successivement été à la mode jusqu'à l'époque de Descartes". L'auteur exprime encore sa volonté d'achever l'essai avant de disparaître (ce qu'il fût dans l'impossibilité de faire) au Duc de la Rochefoucault dans la lettre de 1785 susmentionnée. Enfin, après le décès de Smith (1790), Lord Lordborough écrit au neveu et principal légataire de l'auteur que : "la disposition de ses travaux non imprimés est exactement celle que j'attendais, du fait qu'il m'avait dit que sa détermination était d'en détruire la plus grande partie, et il exceptait en particulier l'*Histoire de l'astronomie* et son *Traité sur les arts imitatifs*. (...) Je n'avais pas vu le premier depuis longtemps, mais compris après conversation qu'il s'était employé à le corriger."¹⁷.

11. A l'époque de Smith, le terme "philosophe" est synonyme de scientifique ou de savant, et la philosophie naturelle désigne en particulier la physique.

12. Pour une discussion sur le sujet, consulter les pages 5 à 11 de l'introduction de W.P. Whightman in Smith 1795.

13. Cf. Smith 1795, p. 103. Il s'agit bien entendu de la comète de Halley, dont Smith ne cite toutefois pas le nom. On trouve à ce propos dans le texte la note de bas de page suivante, que l'on doit probablement attribuer aux éditeurs de 1795 : "It must be observed, that the whole of the Essay was written previous to the date here mentioned ; and that the return of the comet happened agreeably to the prediction". Pour un commentaire sur cette note, voir l'introduction de W.P.D. Whightman (Smith 1795, pp. 7-8). Notons qu'en fait, la comète de Halley ne réapparut qu'en 1759.

14. Cf. Lettre 34 (Smith 1977, p. 40 et note).

15. Cf. Smith 1759-1790b, note des éditeurs, p. 20 ; "Smith's three essays on the history of astronomy, of ancient physics, and of ancient logic and metaphysics are, I believe, the remains of his earliest project for a book." (Raphael 1975, p. 83).

16. Lettre 137 (Smith 1977, p. 108).

17. Extrait de W.R. Scott, *Adam Smith as student and Professor*, 1937, p. 313. Cité par W.P.D. Whightman (in Smith 1795, p.172). Notre traduction.

On sait que Smith était particulièrement soucieux de la postérité de son œuvre, comme en témoigne sa volonté de parfaire sa *TSM* avant de disparaître, et qu'il remaniait plusieurs fois ses textes avant de les juger dignes d'être conservés¹⁸. On peut en déduire qu'il devait juger son *HA* assez aboutie pour en autoriser la publication, et que celle-ci devait comporter suffisamment d'éléments dignes d'intérêt pour qu'il lui accorde une telle attention.

Dès lors, il peut être utile de chercher à articuler l'*HA* au reste de l'œuvre de Smith. Nous nous emploierons en particulier dans les pages suivantes à déterminer si cet essai, le plus achevé du second projet, peut nous permettre de mieux appréhender le système de "philosophie sociale" que nous pensons trouver chez l'auteur, et le cas échéant de souligner l'importance de la *TSM* au sein de celui-ci.

2. Le modèle newtonien dans *L'Histoire de l'astronomie* et les cours de rhétorique

On n'entrera pas ici dans les détails relatifs à l'exactitude de l'exposé de Smith¹⁹. L'intérêt essentiel de l'essai réside dans le fait que Smith y présente sa conception de la recherche philosophique et intellectuelle, comme en témoigne son titre complet : *The principles which lead and direct philosophical enquiries illustrated by the History of Astronomy*. On retiendra en particulier deux points dans les pages qui vont suivre :

- ce qu'est la philosophie et en quoi consiste la recherche philosophique selon Smith.
- ce que Smith considère être un bon système philosophique.

Le système newtonien est présenté dans l'*HA* comme le modèle de *composition* auquel devrait tendre tout système philosophique. Nous verrons par ailleurs que, dans un cours de rhétorique donné à Glasgow postérieurement à la publication de la *TSM*, Smith accorde également sa préférence à Newton en matière d'*exposition* d'un système philosophique.

L'investigation philosophique selon Smith

Smith présente ses vues sur la nature, l'origine et l'objectif de l'investigation philosophique au terme d'un long préambule, dont il est essentiel de reprendre rapidement les grands traits.

L'auteur distingue d'abord les notions de surprise, d'étonnement et d'admiration, prétendant que l'intention de son essai est "de considérer en particulier la nature et les causes de chacun de ces sentiments, dont l'influence est d'une étendue bien plus large que celle qu'une considération peu attentive aurait tendance à nous faire imaginer" (Smith 1795, p. 34)²⁰. Puis, reprenant un bon nombre d'idées empruntées à la théorie humienne de l'entendement²¹, Smith montre que face au train ordinaire des événements, les hommes sont généralement conduits par la coutume et l'habitude dans leur représentation du monde :

"Quand deux objets, quelques dissemblables qu'ils soient, ont souvent été observés tels que l'un suivait l'autre, et se sont constamment présentés aux sens dans cet ordre, ils en viennent à être tellement liés dans l'imagination, que l'idée de l'un semble, d'elle-même, évoquer et introduire celle de l'autre. Si les objets sont encore observés tels qu'ils se succèdent l'un à l'autre comme auparavant, cette

18. Dans une lettre adressée à Thomas Cadell datée de mars 1788, Smith écrit : "As I consider my tenure of this life as extremely precarious, and am very uncertain whether I shall live to finish several other works which I have projected and in which I have made progress, the best thing, I think, I can do is to leave those I have already published in the best and most perfect state behind me. I am a slow a very slow workman, who do and undo everything I write at least half a dozen of times before I can be tolerably pleased with it." (Smith 1977, lettre 276, p. 311, nous soulignons).

19. Sur ce sujet, voir les pages 11 à 22 de l'introduction de Whightman in Smith (1795)

20. L'ensemble des citations extraites de *L'Histoire de l'astronomie* (Smith 1795, pp. 35-105) et des *Lectures on rhetoric and belles-lettres* (Smith 1983) utilisées dans le corps du texte ont été traduites par nos soins.

21. Smith ne mentionne pas le nom de son ami, mais s'inspire très largement dans cette partie de l'essai des propos tenus par David Hume dans *L'Enquête sur l'entendement humain* [1748].

connexion, ou, comme on l'a appelée, cette *association de leurs idées* devient de plus en plus précise [...] Comme les idées se meuvent plus rapidement que les objets externes, [*l'imagination*] court continuellement au devant d'eux, et par conséquent anticipe, avant qu'il n'arrive, chaque événement qui suit habituellement selon le *cours ordinaire des choses*. Quand des objets succèdent l'un à l'autre dans l'ordre selon lequel les idées de l'imagination ont ainsi été accoutumées à se mouvoir [...] de tels objets paraissent parfaitement liés l'un à l'autre, et la *pensée glisse facilement sur eux, sans effort ni interruption*. Ils s'associent au mouvement naturel de l'imagination ; et comme les idées qui représentent une telle succession de choses peuvent sembler s'introduire mutuellement l'une à l'autre, de sorte que chaque dernière pensée semble avoir été appelée par la précédente, et appeler la suivante ; ainsi quand les objets eux-mêmes se présentent, chaque dernier événement semble, de la même manière, être introduit par le précédent, et introduire le suivant. *Il n'y a ni rupture, ni arrêt, ni trou, ni intervalle*. Les idées suscitées par une suite de choses si cohérente semblent flotter à travers l'esprit d'elles mêmes, sans obliger celui-ci à s'exercer, ni à faire le moindre effort afin de passer de l'une à l'autre." (Smith 1795, pp. 40-41, nous soulignons)

L'état naturel de l'esprit est donc un état de passivité face au cours habituel des événements, dans lequel l'habitude et la coutume se substituent généralement à l'explication à proprement parler, dont le besoin ne se fait pas ressentir. Mais, lorsque le train ordinaire des événements est brisé, nous sommes d'abord *surpris* par la succession inhabituelle de phénomènes qui se présente à nos sens, puis, le sentiment de surprise disparu, nous restons *étonnés* par cette conjoncture inédite. L'imagination est alors arrêtée et interrompue dans son mouvement naturel (*The fancy is stopped and interrupted in that natural movement, or career, according to which it was proceeding*, Smith 1795, p. 41). Le lien qui semblait unir naturellement les événements entre eux est rompu, et nous ressentons quelque chose comme un trou ou un intervalle entre eux (*something like a gap or interval betwixt them*, Smith 1795, p. 41). C'est alors que le besoin d'explication surgit, dans la mesure où, contraint à l'activité, l'esprit cherche à combler l'espace manquant entre deux phénomènes apparemment disjoints, en trouvant un événement intermédiaire qui fasse office de "pont" ou de "chaîne" et soit susceptible de rendre le passage de la pensée d'un événement à l'autre "doux, naturel et facile" (*smooth, natural and easy*).

"La supposition d'une chaîne d'événements intermédiaires, *quoique invisibles*, qui se succèdent l'un à l'autre selon un train similaire à celui d'après lequel l'imagination a été accoutumée à se mouvoir, et qui lient ensemble ces deux apparences disjointes, est le seul moyen par lequel l'imagination puisse combler cet intervalle, est le seul pont qui, si l'on peut dire, puisse adoucir le passage d'un objet à un autre." (Smith 1795, p. 42, nous soulignons)

L'étonnement produit donc l'interrogation de l'esprit et entraîne un besoin de cohérence qui ne peut être comblé que par l'activité et la recherche intellectuelles. D'où l'importance, soulignée par Smith, de le distinguer de notions proches comme la surprise et l'admiration²².

La plupart des hommes (*the bulk of mankind*) ne ressentent pas ce besoin perpétuel de cohérence qui caractérise le savant, dans la mesure où le passage de la pensée d'un objet à un autre leur est rendu "doux et aisé" par la coutume. Tandis que le philosophe, qui consacre sa vie entière à l'étude des phénomènes naturels, ressent souvent un intervalle entre deux objets qui, pour un observateur moins attentif, semblent parfaitement liés. Son attention permanente vis-à-vis des phénomènes développe en lui une sensation plus délicate envers les choses, à l'instar d'un musicien dont l'oreille est sensible à la moindre dissonance et au plus petit manquement aux règles de l'harmonie, et la grande majorité des phénomènes de la nature lui apparaissent tout à fait séparés et disjoints (cf. Smith 1795, p. 45). La nature nous

22. "Wonder, therefore, and not any expectation of advantages from its discoveries, is the first principle which prompts mankind to the study of philosophy." (Smith, 1795, p. 51).

donnant rarement l'occasion de pénétrer ses secrets²³, le travail du philosophe consiste à supposer et imaginer les chaînes d'événements hypothétiques et invisibles qui permettent à l'esprit de prêter une certaine cohérence aux désordres apparents des phénomènes naturels.

"La philosophie est la science des principes de connexion de la nature. La nature, d'après la plus large expérience que l'observation commune puisse permettre, semble abonder en événements qui paraissent solitaires et sans cohérence avec tous ceux qui les précèdent, qui dérangent par conséquent le mouvement aisé de l'imagination ; (...) La philosophie, en représentant les chaînes invisibles qui relient ensemble tous ces objets disjoints, tente d'introduire de l'ordre dans ce chaos d'apparences discordantes, d'apaiser ce tumulte de l'imagination, et de la ramener, quand elle contemple les grandes révolutions de l'univers, à cet accent de tranquillité et de calme, qui est à la fois le plus agréable en lui-même et convient le mieux à sa nature. La philosophie, par conséquent, peut être considérée comme l'un de ces arts qui s'adressent à l'imagination." (Smith 1795, pp. 45-46, nous soulignons)

Les mouvements célestes étant, par leur beauté et leur grandeur, l'objet d'étonnement le plus universel, Smith se propose d'examiner, au regard d'une telle définition, les différents systèmes astronomiques qui se sont succédés à travers les âges en Occident, tout en précisant que l'objet de son examen n'est pas de juger de l'absurdité ou de la probabilité de ces systèmes, mais de considérer dans quelle mesure ceux-ci ont satisfait l'imaginaire de leur époque et ont "rendu le théâtre de la nature" plus cohérent à leurs contemporains (cf. Smith 1795, p. 46).

La philosophie est ainsi définie par Smith comme la science des principes de connexion de la nature. Deux aspects essentiels doivent être soulignés dans la manière dont l'auteur présente la nature de l'investigation philosophique :

- Les explications du philosophe sont hypothétiques

Le travail scientifique consiste donc essentiellement en la recherche de chaînes invisibles d'événements et de principes, susceptibles d'établir des relations causales entre les phénomènes, dont le statut ne peut en tout état de cause être qu'hypothétique²⁴ et interprétatif. La complexité des phénomènes naturels interdit en effet selon Smith une description réelle des événements, qui ne se laissent appréhender qu'à travers leur aspect phénoménal.

Il faut rappeler à ce titre qu'au fondement de la réflexion de l'auteur réside l'idée qu'il existe dans l'Univers un ordre naturel, produit par une divinité bienveillante dont l'objectif est le bonheur de l'humanité²⁵. Toutefois, alors que nombre de ses contemporains et prédécesseurs pensaient que la vérité de l'ordre naturel de l'Univers était susceptible d'être découverte, et qu'une telle découverte constituerait une preuve de l'existence de Dieu (c'est, en

23. "Who wonders at the machinery of the opera house who has been admitted behind the scenes ? In the wonders of nature, however, it rarely happens that we can discover so clearly this connecting chain." (Smith 1795, p. 42).

24. Smith paraît donc s'écarter sensiblement du fameux *hypotheses non fingo* de Newton.

25. Les références à une nature bienveillante, ou ce qui revient au même, à la bienveillance de l'auteur de la nature, sont à cet égard récurrentes dans la *TSM* :

"Le bonheur du genre humain, comme celui de toutes les autres créatures raisonnables semble avoir été le dessein originel de l'Auteur de la nature lorsqu'il les a créés. Aucune autre fin ne semble digne de la sagesse suprême et de la bienveillance divine que nous lui attribuons nécessairement. Cette opinion, à laquelle nous sommes conduits par la considération abstraite de ses perfections infinies, est encore confirmée par l'examen des ouvrages de la nature, qui tous semblent prévus pour promouvoir le bonheur et écarter la misère." (Smith 1759-1790a, p. 234)

"Dans toutes les parties de l'univers, nous observons que les moyens sont ajustés avec l'artifice le plus subtil aux fins qu'ils sont censés produire." (Smith 1759-1790a, p. 142)

Cette dimension téléologique de l'œuvre de Smith trouve par ailleurs son origine dans la philosophie stoïcienne, à laquelle l'auteur consacre de longs développements dans la *TSM*. Smith n'adhère cependant pas en bloc au stoïcisme, auquel il reproche à plusieurs reprises son "apathie" (Cf. notamment Smith 1759-1790, pp. 205 et 391-393); pour l'auteur en effet, "l'homme a été fait pour l'action" (*ibid.*, p. 166). Sur les rapports entre Smith et le stoïcisme, on consultera avec profit Fitzgibbons (1995).

particulier le cas de Newton), Smith pense qu'une telle entreprise est au dessus des limites de l'entendement humain. L'expérience ne nous montre que ce que la nature nous laisse voir : des phénomènes, dont nous ne connaissons jamais, en tout état de cause, l'essence. L'ordre véritable qui régit l'Univers ne pouvant être déterminé avec certitude, on ne peut que le supposer²⁶. C'est pourquoi la philosophie est *un art qui s'adresse à l'imagination*. Les hommes inventent des histoires pour expliquer ce qu'ils voient, et le philosophe ne peut qu'*imaginer* par quels mécanismes *invisibles* la divinité ("le grand architecte") met en branle l'Univers.

- La dimension thérapeutique de la connaissance

L'originalité du récit de Smith consiste également à associer l'activité intellectuelle et scientifique à une disposition psychologique de l'esprit humain, une recherche perpétuelle de cohérence, d'éléments susceptibles de soutenir le mouvement naturel et fluide de l'imagination qui, s'il n'est pas restauré par la recherche philosophique, est plus ou moins systématiquement rétabli par la coutume et l'habitude. A travers la recherche scientifique et philosophique, l'homme satisfait bien plus son bien-être psychique et intellectuel qu'il n'anticipe quelque avantage susceptible d'améliorer son bien-être matériel. Le but ultime de la science n'est donc pas le "progrès", entendu dans un sens moderne d'amélioration des conditions physiques d'existence, mais la tranquillité de l'esprit, la correspondance entre les phénomènes observés (les apparences) et les représentations que s'en donnent les hommes. D'où le rôle fondamental attribué par Smith à l'étonnement qui, parce qu'il jette l'homme dans un état de perplexité et de malaise intellectuels, est le principal motif de la recherche philosophique. L'homme ne peut vivre sans s'approprier le monde, c'est à dire sans se donner une représentation mentale du milieu dans lequel il évolue, représentation qui quoique supposée, lui permet d'accorder sa vision du monde et sa vie quotidienne, à la manière dont ses sens permettent l'adéquation de son monde visible et de son monde tangible²⁷.

Smith peut ainsi présenter la philosophie comme "le plus sublime des arts agréables" (Smith 1795, p. 46). L'explication en elle-même est agréable puisqu'elle tire l'homme d'un état de perplexité considéré comme pathologique, et produit un sentiment de bien-être éprouvé face aux grandes révolutions de l'univers. L'investigation philosophique est avant tout présentée par Smith comme thérapie de l'esprit.

Le concept de système²⁸ et le modèle newtonien

La dimension thérapeutique de la recherche philosophique va dès lors se manifester chez Smith à travers la notion de système. Le système est en effet une construction intellectuelle qui permet d'ordonner les phénomènes, en les reliant par des chaînes d'explication causale. L'art du philosophe consiste précisément selon l'auteur à élaborer des systèmes, des schémas explicatifs grâce auxquels le passage de la pensée d'un objet à l'autre est rendu "doux et aisé", à partir desquels le théâtre de l'univers puisse être appréhendé de façon cohérente.

26. Une telle conception de l'investigation philosophique et scientifique n'est pas sans poser certains problèmes théoriques. Sur quoi faire reposer l'évidence des théories, si l'on considère celles-ci comme de "purs produits de l'imagination"? Il nous semble qu'il faut chercher ici l'une des principales raisons de l'importance accordée par Smith au sens commun et à l'expérience quotidienne dans la validation (en tout état de cause provisoire) des systèmes de pensée. En dehors des mathématiques, une délibération purement rationnelle ne peut, selon l'auteur, nous permettre de statuer avec certitude sur la vérité d'une théorie. Dès lors, la vérité temporaire d'une proposition philosophique ou scientifique sera liée essentiellement à son adéquation à la réalité quotidienne, et au consensus partagé par la communauté à son égard.

Le savant n'est cependant pas l'esclave de l'opinion publique. Selon Smith en effet, les mathématiciens et les philosophes naturels (*i.e.* les physiciens), à l'inverse des poètes et des gens de lettres, sont relativement indifférents à l'accueil réservé par le public à leurs théories. Cf. Smith 1759-1790, pp. 186-189.

27. Cf. Smith 1795, *Of the external senses*, pp. 135-168.

28. Didier Deleule consacre un développement remarquable à la notion de système chez Smith dans la préface à la traduction française des "essais esthétiques" de l'auteur (cf. Smith 1997, pp. 20-25).

Comme le font remarquer P. Thierry et M. Garandeau, "le système soulage l'imagination, entretient son fonctionnement sans heurts et la protège de son propre dérèglement" (Smith 1997, "Avant-propos", pp. 11-12). Aussi, "la notion de "système" revient ainsi d'un ouvrage à l'autre"²⁹ (...) Elle renvoie d'abord à la mise en forme de certains éléments du réels et au bénéfice qu'en tire l'intelligence (...) mettre en ordre le chaos des apparences, remarque Smith, apaise l'imagination dont le fonctionnement est perturbé lorsque les idées se présentent à l'esprit sans relation apparente entre elles. Avant d'être cause de plaisir, le système supprime une cause de déplaisir en traçant une liaison." (Smith 1997, "Avant-propos", p. 11). Le système apparaît ainsi comme l'élément principal de la thérapie de l'esprit en laquelle consiste l'investigation philosophique, le remède idéal contre l'embarras intellectuel.

Reste toutefois à savoir ce que Smith considère être un bon système philosophique. A un moment de l'*HA*, l'auteur marque un temps d'arrêt dans son exposé et, évoquant l'évolution des systèmes philosophiques, fait une remarque essentielle :

"Les systèmes ressemblent à beaucoup d'égard à des machines. Une machine est un petit système, créé pour exécuter, aussi bien que pour connecter ensemble en réalité ces différents mouvements et effets dont l'artiste est la cause. Un système est une machine imaginaire, inventée afin de connecter ensemble dans l'imagination ces différents mouvements et effets qui ont déjà été exécutés en réalité. Les premières machines inventées pour exécuter n'importe quel mouvement particulier sont toujours les plus complexes, et les artistes successifs découvrent généralement que, avec moins de roues, moins de principes de mouvements que ceux employés à l'origine, les mêmes effets pourraient être produits plus facilement. Les premiers systèmes, de la même manière, sont toujours très complexes, et une chaîne ou un principe de connexion particuliers sont généralement jugés nécessaires afin d'unir chaque couple d'apparences disjointes : mais il arrive souvent que l'on trouve ensuite un grand principe de connexion qui soit suffisant pour lier ensemble tous les phénomènes discordants qui se produisent dans toute une espèce de choses." (Smith 1795, p. 66)

Par l'usage de cette métaphore mécanique, Smith entend illustrer l'évolution historique des systèmes d'interprétation des phénomènes astronomiques. Ainsi, l'ancien système des sphères excentriques permit dans un premier temps de prêter de la cohérence aux apparences célestes, et s'accordait de ce fait parfaitement au mouvement naturel de l'imagination. Mais ses partisans furent contraints, au cours des siècles, à lui adjoindre une série d'hypothèses supplémentaires, afin de sauvegarder sa compatibilité avec les phénomènes observés. Bientôt le système en vint à être aussi complexe que les apparences elles-mêmes, et, perdant sa dimension thérapeutique, finit par jeter l'imagination dans cet état de perplexité si contraire à son mouvement naturel.

La condition principale à laquelle est soumise la philosophie est en effet la vraisemblance des systèmes qu'elle élabore : les histoires racontées par le philosophe doivent, en tout état de cause, être crédibles. Or, plus une histoire est simple, et économe en hypothèses, plus elle le sera. Un système simple, capable d'expliquer le maximum de phénomènes avec le minimum de principes, est à la fois plus crédible et plus élégant, et s'accorde mieux au mouvement naturel de l'imagination³⁰.

Le progrès intellectuel consiste précisément, d'après Smith, dans le remplacement des systèmes d'interprétation *provisoirement* en vigueur par des systèmes de plus en plus simples, et l'horizon des systèmes successivement élaborés est l'unicité principielle. Cet horizon

29. Le concept de système est en effet un sujet de préoccupation récurrent chez Smith. Cf. par exemple, Smith 1997, p. 77 ; Smith 1776, V, 1, pp. 864-865 ; Smith 1759-1790a, p. 253.

30. Smith ne se démarque pas de l'opinion répandue au 18^e siècle, selon laquelle la simplicité (principe du *rasoir d'Occam*) et l'élégance étaient les deux critères permettant de départager des systèmes théoriques concurrents. D'ailleurs, chez lui, les deux critères sont intimement liés, dans la mesure où l'esthétique d'un système est principalement relative à sa plus ou moins grande simplicité.

est atteint par Newton : le principe de gravitation universelle va en effet permettre de relier la totalité des mouvements du monde physique à une seule chaîne d'explication causale³¹. L'*Histoire de l'astronomie* relatée par Smith peut alors s'achever sur "le plus heureux et, l'on peut dire maintenant, le plus grand et le plus admirable des progrès jamais réalisés en philosophie."³² Smith va même jusqu'à affirmer qu'il serait vain, eût égard à la supériorité théorique et la grande crédibilité du système de Newton, de chercher à en élaborer un autre (cf. Smith 1795, p. 105), et conclut son récit de façon remarquable, en avouant qu'alors qu'il s'est efforcé de présenter tous les systèmes philosophiques comme de pures inventions de l'imagination (*mere inventions of the imagination*) destinées à connecter ensemble les phénomènes discordants et disjoints de la nature, il avait été insensiblement porté à décrire le principe de gravitation universelle comme la chaîne véritable dont la nature fait usage afin de lier ses différentes opérations. Le système de Newton peut dès lors être considéré "non comme un essai destiné à connecter ensemble dans l'imagination les phénomènes célestes, mais comme la plus grande découverte jamais faite par l'homme, celle d'une immense chaîne des plus importantes et sublimes vérités, toutes connectées ensemble par un fait capital, de la réalité duquel nous avons quotidiennement l'expérience." (Smith 1795, p. 105, nous soulignons³³)

Smith présente ainsi le système Newtonien comme un idéal philosophique, consistant à relier tous les phénomènes relatifs à un domaine d'étude à une seule chaîne d'explication causale. Notre hypothèse est qu'à travers ce constat, l'auteur annonce implicitement le projet qu'il tentera de remplir en rédigeant la *TSM* : élaborer un système plus ou moins complet de "philosophie sociale", et faire reposer celui-ci sur un grand principe de connexion "de la réalité duquel nous avons quotidiennement l'expérience", la sympathie, suivant en cela ce que Newton avait réalisé avec la gravitation. La sphère sociale peut en effet selon l'auteur, comme tout autre champ de connaissance, être mise sous forme de système.

De la société comme machine.

Nous venons de voir que Smith faisait dans l'*HA* une analogie entre les systèmes philosophiques et les machines. Alors que les machines produisent, par leur action, des mouvements et des effets réels, le système est conçu comme une "machine imaginaire" destinée à connecter dans l'imagination "les différents mouvements et effets qui ont déjà été exécutés en réalité". Les analogies mécaniques étaient fréquentes au 18^e siècle. Cependant, alors qu'il n'en apparaît aucune dans la *RN*, Smith en fait usage à plusieurs reprises dans la *TSM*, soit pour évoquer l'univers, ou, ce qui nous concerne plus particulièrement, la société :

"La société humaine, quand nous la contemplons d'une manière abstraite et philosophique, apparaît comme une grande et immense machine dont les mouvements réguliers et harmonieux produisent des milliers d'effets agréables." (Smith 1759-1790a, p. 422)

31. Rappelons à ce titre la première des *Regulae philosophandi* énoncées par Newton dans le troisième livre des *Principia* : "Les causes de ce qui est naturel ne doivent pas être admises en nombre supérieur à celui des causes vraies ou de celles qui suffisent à expliquer les phénomènes de ce qui est naturel. Les philosophes disent surtout : la nature ne fait rien en vain ; et se fait en vain ce qui se fait par plusieurs causes et qui peut se faire par moins de causes. En effet, la nature est simple et n'est pas prodigue en causes superflues des choses" (Newton 1687, p. 76). Newton plaide également pour la simplicité des explications philosophiques et des interprétations prophétiques dans ses écrits religieux : "Choisir les explications qui, sans être forcées, réduisent les choses à la plus grande simplicité. (...) La vérité doit toujours être cherchée dans la simplicité, et non dans la multiplicité et la confusion des choses. De même que le monde, qui, à l'œil nu, présente la plus grande variété d'objets apparaît très simple dans sa constitution interne lorsqu'il est observé avec un entendement philosophique, et d'autant plus simple qu'il est mieux compris, de même ces visions." (Newton 1996, p. 241). L'explication philosophique présente par contre chez Newton un caractère sensiblement moins hypothétique que chez Smith.

32. "The superior genius and sagacity of Sir Isaac Newton, therefore, made the most happy, and, we may now say, the greatest and most admirable improvement that was ever made in philosophy, when he discovered, that he could join together the movements of the Planets by so familiar a principle of connection, which completely removed all the difficulties the imagination had hitherto felt in attending to them." (Smith 1795, p. 98).

33. Cf. note 26 plus haut.

Cette citation de Smith n'a selon nous rien d'innocent, dans la mesure où elle s'articule aux convictions téléologiques de l'auteur, et fait écho à l'analogie employée dans l'*HA*. Le modèle de la machine, derrière le système, renvoie précisément à l'idée selon laquelle il existe un ordre naturel, dans l'univers comme dans la société, dirigé par un mécanicien (Dieu) en vue d'une fin (le bonheur de l'homme). On peut ainsi, nous dit ici l'auteur, d'un point de vue abstrait et philosophique, se représenter la société, dans sa cohérence et sa stabilité, comme une machine. Cependant, la découverte des roues véritables qui animent la "machine sociale" est, comme nous l'avons précisé, inaccessible à l'entendement humain dans l'opinion de Smith. Le philosophe peut toutefois tenter de reproduire en pensée les "mouvements harmonieux et réguliers" de la société, et de leur prêter cohérence en les insérant dans un système explicatif qui, à l'instar d'une machine perfectionnée, serait mis en branle par un minimum de principes de mouvement. Le système de Smith permet précisément ce tour de force, dans la mesure où, comme nous le verrons bientôt, l'ensemble de la machine sociale y est animée par une seule et même roue, et où l'ensemble de ses effets sont reliés à un seul et même principe *invisible* : la sympathie.

La méthode newtonienne d'exposition selon Smith

Avant de mettre en évidence le caractère "newtonien" du concept smithien de sympathie, nous évoquerons ici, à l'appui de notre hypothèse, le contenu d'un cours de Rhétorique enseigné à Glasgow le 24 janvier 1763, soit postérieurement à la publication de la *TSM*, à l'occasion duquel Smith oppose deux méthodes d'*exposition* d'un système de "philosophie naturelle ou de quelque autre science de la sorte".

- La première méthode, que Smith prête à Aristote, consiste à passer en revue les différentes branches de la "science" en question et à assigner à chaque phénomène un principe qui lui sera généralement propre.

- La seconde méthode, à laquelle l'auteur donne sa préférence, est qualifiée de "newtonienne":

"à la manière de Newton nous pouvons poser certains principes connus ou prouvés dès le début [*sous-entendu de l'exposé*], à partir desquels on explique les différents phénomènes, connectés ensembles par la même chaîne." (Smith 1983, pp. 145-146)

Smith nous dit alors de cette méthode qu'elle "est sans doute la plus philosophique, et dans chaque science, qu'il s'agisse de philosophie naturelle ou morale, etc., est largement plus ingénieuse et pour cette raison plus attrayante que l'autre." (Smith 1983, p. 146).

Ce qui est ici affirmé par l'auteur appelle plusieurs remarques :

- La méthode "newtonienne", la plus "philosophique", peut s'appliquer à la philosophie morale, etc., donc *a priori* au projet de philosophie sociale que nous prêtons à l'auteur.

- La manière dont le principe de sympathie est exposé dans la *TSM* correspond très exactement à la méthode d'exposition que Smith prête à Newton. Le principe de sympathie est en effet posé dès le premier chapitre de la théorie des sentiments moraux (*De la sympathie*), dans lequel l'auteur s'applique à en souligner l'évidence, et le fait qu'il ne nécessite pas de preuves. Surtout, nous reviendrons sur ce point, la sympathie permet à Smith, tout au long de l'ouvrage, d'expliquer une multitude de "phénomènes" qui agissent la vie sociale (production des vertus sociales, déférence envers les riches, genèse des sentiments moraux, procès de socialisation de l'individu, etc.), et de les relier à une même chaîne d'explication causale.

- Dans la mesure où Smith rejette la méthode "aristotélécienne", il paraît logique de conclure qu'il n'y a pas, comme cela a souvent été écrit³⁴, concomitance de deux grands principes d'explication dans l'œuvre de Smith, la sympathie dans la sphère des relations sociales et morales, et le *self-interest* dans celle des relations marchandes. D'une part, les relations marchandes sont fondamentalement une dimension des relations sociales : à ce titre elle paraissent susceptibles de reposer sur le même principe général d'explication³⁵. Surtout, la manière dont Smith introduit le concept de *self-interest* dans son œuvre (de façon éparse et jamais en tant que principe explicatif initial, exposé dès les premiers paragraphes d'un ouvrage) ne répond aucunement aux canons d'exposition que celui-ci prête à Newton (alors que cela est le cas vis-à-vis du principe de sympathie dans la *TSM*). On peut en déduire que le rôle attribué au *self-interest* (ou au *self-love*) dans l'œuvre de Smith a souvent été surestimé. Si un tel concept possédait en effet le pouvoir explicatif qu'on lui a souvent attribué, l'auteur aurait employé pour l'introduire la méthode d'exposition qui emportait sa préférence ; ce qui, en tout état de cause, n'est pas le cas.

Ajoutons qu'un peu plus tôt, dans le même cours, Smith évoque en ces termes ce qui lui semble être un bon discours didactique :

"S'il n'y a qu'une proposition à prouver nécessairement, il ne peut être rien de plus simple ; la meilleure méthode est sans doute ; premièrement de poser la proposition, et ensuite d'avancer les différents arguments qui tendent à la prouver ; qui peuvent être totalisés, ou réunis afin de conclure dans les mêmes termes que ceux de la proposition. Il est approprié de commencer par poser la proposition, pour que les arguments avancés fassent par ce moyen une plus grande impression sur l'esprit, pour que ce à quoi ils tendent soit évident, plutôt que s'ils étaient délivrés sans information quant à ce que sera la conclusion. Mais il peut souvent arriver qu'afin de prouver la proposition capitale, il soit nécessaire de prouver plusieurs propositions subordonnées. Dans ce cas nous devons en premier lieu poser la proposition, et ensuite montrer de quelle manière sa vérité dépend de celle d'autres propositions, et les ayant prouvées résumer le tout comme nous l'avons dit." (Smith 1983, p. 143)

Ici encore, on constatera que la structure de la *TSM* est calquée sur le modèle de discours didactique décrit ci-dessus. Le principe de sympathie est bien posé dès les premières pages du récit, de façon à ce que les arguments ultérieurement avancés entretiennent un rapport évident avec le point de départ de l'exposé. La figure du spectateur impartial, qui trouve son origine dans l'exercice de la sympathie, fait en quelque sorte office de "proposition subordonnée", étant donné qu'elle apparaît nécessaire afin d'atteindre l'objectif explicite que se fixe Smith : démontrer que le principe de sympathie est à l'origine de nos sentiments moraux.

Il apparaît donc d'après notre hypothèse :

1. Que Smith annonce implicitement dans l'*HA* le projet qu'il va s'appliquer à réaliser dans la *TSM* : *établir* un système de philosophie sociale reposant sur un grand principe de connexion.

2. Que Smith déclare ultérieurement, dans un cours délivré à Glasgow, que la méthode d'exposition "la plus philosophique et la plus ingénieuse" est précisément ... celle qu'il a employée dans la *TSM*.

34. Nous pensons notamment à la fameuse thèse de la séparation de la sphère économique chez Smith, soutenue par Louis Dumont (cf. Dumont 1977, chapitres 5 et 6 ; voir en particulier les pages 83 et 84). D.D. Raphael défend *grosso modo* la même idée (cf. Raphael 1975, p. 96).

35. Voir, à ce propos, la thèse de Defalvard (1990), qui propose d'unifier *TSM* et *RN* autour du concept de sympathie.

3. Que dans les deux cas, le modèle théorique auquel Smith fait référence est celui de Newton.

3. De la sympathie comme *principe de gravitation sociale*

Le projet central de la *TSM* consiste donc selon nous à établir un système susceptible d'articuler les multiples dimensions de la vie sociale à un *grand principe de connexion accessible au sens commun*.

Nous montrerons dans un premier temps que le principe de sympathie exposé dans la *TSM* joue bien un rôle explicatif analogue à celui que prêtait Smith au principe de gravitation universelle au sein du système newtonien.

Au delà, le principe de sympathie peut, en lui-même, être qualifié de principe de gravitation sociale, ce que nous nous appliquerons à mettre en évidence dans un second temps.

De la sympathie comme principe d'explication newtonien

Le principe de sympathie exposé dans la *TSM* réunit en effet les trois grandes caractéristiques qui conféraient au principe de gravitation universelle sa supériorité théorique, si l'on s'en remet aux propos tenus par Smith dans l'*HA*³⁶:

- a. c'est un principe dont nous avons quotidiennement l'expérience ;
- b. il s'impose dans l'esprit de l'auteur comme la réponse à une question théorique récurrente de son époque ;
- c. il est susceptible d'expliquer une multitude de phénomènes relatifs à un même domaine d'étude.

a. la sympathie, c'est-à-dire la faculté que possède chaque être humain, en tant que spectateur, de se mettre à la place de l'acteur et d'éprouver ses sentiments, est un phénomène qui, selon Smith, est attesté par l'expérience quotidienne de chacun. Dès le premier paragraphe de la *TSM*, l'auteur en appelle à l'évidence du phénomène de communication des passions entre individus :

"Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a *évidemment* certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux. De cette sorte est la pitié ou la compassion, c'est-à-dire l'émotion que nous sentons pour la misère des autres, que nous la voyions ou que nous soyons amenés à la concevoir avec beaucoup de vivacité. *Que souvent notre chagrin provienne du chagrin des autres est un fait trop manifeste pour exiger des exemples afin de le prouver.*" (Smith 1759-1790a, pp. 23-24, nous soulignons)

Puis, ayant esquissé la description du processus par lequel nous entrons en sympathie avec les sentiments d'autrui:

"On peut démontrer par de nombreuses observations évidentes, si cela n'est pas tenu d'emblée pour suffisamment manifeste, que telle est bien la source de notre affinité avec la misère des autres ; que c'est en prenant la place, par la fantaisie,

36. L'interprétation smithienne du modèle newtonien est en effet sujette à critiques. Selon certains commentateurs, bien que présentant Newton comme le modèle de l'investigation scientifique, Smith véhicule dans l'*HA* une conception cartésienne de la science. Cf. W.P.D Whightman, "Adam Smith and the history of ideas", in A.S. Skinner & T. Wilson (ed.) 1975, pp. 44-67 et Vidonne (1986, p.77). Voir également les notes 24, 26 et 38 sur d'autres écarts entre le modèle newtonien et la façon dont Smith l'interprète.

de celui qui souffre, que nous arrivons à concevoir ou à être affecté par ce qu'il sent" (Smith 1759-1790a, p. 25, nous soulignons)

Dans ce premier chapitre, et tout au long de son exposé, Smith s'applique à illustrer chacune de ses affirmations par plusieurs exemples, parfois qualifiés de "frivoles", dont le but évident est de produire sur le lecteur une sensation de *déjà vu*. Le récit paraît de ce fait ancré dans le sens commun et l'expérience quotidienne de tout un chacun³⁷. L'exercice de la sympathie est ainsi présenté, dès le début de l'exposé de Smith, comme un phénomène familier au lecteur, "un fait capital de la réalité duquel nous avons quotidiennement l'expérience", à l'instar du principe de gravité de la matière exposé par Newton³⁸.

b. Nous avons vu que selon Smith le travail du philosophe consistait essentiellement en la recherche de principes de connexion, susceptibles de jeter un "pont explicatif" entre des événements apparemment sans rapports, voire contradictoires.

L'hypothèse de gravitation universelle de la matière permit à cet égard, si l'on en croit le récit de Smith, de lever la principale objection qui avait été opposée au système héliocentrique de Copernic. L'imagination pouvait difficilement concevoir à l'époque que des corps aussi volumineux et massifs que la terre et les autres planètes puissent tourner autour du soleil avec la rapidité que leur prêtait l'hypothèse héliocentrique. Celle-ci était en effet accoutumée, nous dit Smith, à concevoir de tels objets en repos perpétuel, plutôt qu'en mouvement, et "sentait en effet un trou, ou un intervalle, entre le mouvement constant et l'inertie supposée des planètes, et avait en cela, comme dans tous les autres cas, une idée générale ou l'appréhension qu'il devait exister une chaîne de connexion d'objets intermédiaires, afin de lier ensemble ces qualités discordantes." (Smith 1795, p. 91)

Si Smith accorde à Descartes le crédit d'avoir été le premier, avec sa théorie des tourbillons, à rendre familière à l'imagination l'idée du mouvement rapide d'énormes corps tels que les planètes (cf. Smith 1795, pp. 92-97), la crédibilité supérieure de l'hypothèse de Newton permit de lever complètement la dite objection.

Le modèle de Newton réussit ainsi à apporter une réponse crédible à une question qui s'imposait à la philosophie naturelle depuis Copernic. Or, il apparaît que l'un des principaux enjeux de la *TSM* consiste à répondre à une question fondamentale à laquelle se heurtait, tout au moins depuis Hobbes, la philosophie politique et morale anglo-saxonne. On peut formuler celle-ci de la sorte : comment échapper au spectre du *Léviathan* et expliquer, sans faire la promotion de l'absolutisme, le fait que des individus aux vues, sinon égoïstes, ne seraient-ce que particulières puissent coexister pacifiquement et former une société? L'imaginaire de l'époque, tout au moins celui des philosophes, ne pouvait manquer de ressentir un saut théorique (un "intervalle") entre, d'une part, l'essor de l'individualisme et l'atomisation de la société constatés depuis l'effondrement de l'Ancien Régime, et, d'autre part, le fait que malgré tout, l'ordre social et moral soit stable, et qu'il existe des règles de morale, reconnues et adoptées par chacun, que les hommes mettent en pratique dans leur existence privée comme publique. La question du *lien social*, pour la résumer, fût ainsi l'un des principaux sujets d'investigation de la philosophie politique et morale des 17^e et 18^e siècles.

37. Le même procédé démonstratif est d'ailleurs employé par Smith dans la *RN*.

38. Comim (1999) montre que Smith a principalement retenu une dimension de la méthode expérimentale newtonienne, alors que les deux principaux ouvrages de Newton (*De philosophiae naturalis principia mathematica* et *Optice*) mettent respectivement en œuvre deux aspects différents de celle-ci. Ainsi, dans les *Principia*, Newton fait reposer la véracité du principe de gravitation sur le sens commun et l'expérience quotidienne, alors que l'expérimentation à proprement parler joue un rôle plus conséquent dans l'*Optique*. C'est selon l'avis de Comim, que nous partageons, principalement le premier aspect de la méthode newtonienne (celui des *Principia*), qui est souligné dans le compte-rendu de Smith. La notion d'expérience est ainsi principalement assimilée chez Smith au rôle du sens commun dans l'élaboration et la validation des systèmes de pensée. D.D. Raphael et A. Skinner remarquent à ce propos dans l'introduction générale des *EPS* : "Smith thinks that philosophy or science is an enlargement of common sense belief as represented by Hume" (Smith 1795, "General introduction", p. 18).

On sait que la réponse donnée à ce problème s'articula d'abord autour du concept de contrat. Or Smith, dans la lignée de Hume, rejette l'idée du pacte social, qu'il s'applique à réfuter dans ses cours de jurisprudence³⁹. L'auteur s'oppose par ailleurs très vigoureusement à la thèse de Mandeville, qui consiste selon lui à nier l'existence de la vertu, et à faire reposer la stabilité et la prospérité de l'ordre social sur l'égoïsme et le vice⁴⁰.

Smith voit la solution du problème dans la capacité de l'homme à prendre du recul sur lui-même et se placer en observateur de ses actions, et à juger par conséquent de celles-ci comme il juge de celles des autres. Processus qui, comme on le sait, passe par la production du spectateur impartial, qui est l'un des effets de notre faculté innée à adopter le point de vue d'autrui en s'imaginant à sa place.

Le principe de sympathie se distingue donc par sa capacité à répondre à une question qui s'imposait à la philosophie politique et morale de son époque, tout comme celui de la gravitation universelle avait permis à Newton d'effacer l'objection principale à l'hypothèse héliocentrique de Copernic.

c. Entrer dans un exposé détaillé des multiples fonctions associées au principe de sympathie dans la *TSM* pourrait faire l'objet de plusieurs articles. Nous nous contenterons donc ici de dresser rapidement une liste (non exhaustive) des divers effets que l'on peut attribuer à l'exercice de la sympathie à la lecture de la *TSM*.

- L'exercice de la sympathie traduit notre disposition à porter intérêt à la situation d'autrui, abstraction faite de toute considération en termes d'avantage personnel. Rappelons une fois encore à cet égard le premier paragraphe de la *TSM*, dans lequel Smith introduit l'idée de sympathie :

"Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux." (Smith 1759-1790a, p. 23)

A ce titre, la faculté à sympathiser (au sens technique qui est celui de Smith, qui ne doit pas être confondu avec le sens courant du terme, comme pourrait le laisser supposer la citation ci-dessus) distingue immédiatement l'individu smithien de celui décrit un siècle auparavant par Hobbes, qui n'éprouvait aucun plaisir à la fréquentation de ses semblables. Le concept de sympathie permet de la sorte à Smith de rejeter d'emblée la conception pessimiste des rapports sociaux qui était à la base de la pensée sociale de l'auteur du *Léviathan*⁴¹.

- Le principe de sympathie est à la base du jugement que nous portons sur les autres⁴², et de celui que nous portons sur nous mêmes⁴³.

39. Cf. Smith 1978, *report dated 1766*, pp. 402-404. La solution contractuelle repose à ce titre sur une démonstration intrinsèquement rationnelle (en particulier chez Hobbes), totalement étrangère au sens commun. Smith souligne d'ailleurs cet aspect dans sa critique des théories du contrat social : "Ask a common porter or day-labourer why he obeys to the civil magistrate, he will tell you that it is right to do so, that he sees others do it, that he would be punished if he refused to do it, or perhaps that it is a sin against God not to do it. But you will never hear him mention a contract as the foundation of his obedience.", *ibid*. Nous soulignons.

40. Cf. Mandeville 1714. Pour la réfutation du système de Mandeville par Smith, voir Smith 1759-1795a, II, IV : "Des systèmes licencieux", pp. 409-417.

41. "Il faut en venir là, que nous ne cherchons pas de compagnons par quelque instinct de la nature ; mais bien l'honneur et l'utilité qu'ils nous apportent ; nous ne désirons des personnes avec qui nous conversons, qu'à cause de ces deux avantages qui nous en reviennent." (Hobbes 1642, p.90).

42. "Quand les passions originelles de la personne principalement concernée sont en parfait accord avec les émotions sympathiques du spectateur, elles apparaissent nécessairement à ce dernier justes, convenables, et adéquates à leurs objets. Au contraire quand, ramenant à l'intérieur de soi le cas, le spectateur trouve que ces passions ne coïncident pas avec ce qu'il sent, elles lui apparaissent nécessairement injustes, inconvenantes, et inadéquates aux causes qui les ont excitées. Donc, approuver les passions des autres comme adéquates à leurs objets est la même chose qu'observer que nous sympathisons entièrement avec elles ; et ne pas les approuver comme telles revient à observer que nous ne sympathisons pas entièrement avec elles" (Smith 1759-1790a, pp. 37-38).

- L'action de la sympathie est au principe de la genèse des sentiments moraux.

Smith, dans la lignée de ses prédécesseurs de la tradition empiriste anglo-saxonne (Hume, Hutcheson,...) s'applique à démontrer le caractère immédiat et non réfléchi du jugement moral. Son objectif avoué est donc d'expliquer, dans la *TSM* la genèse des critères de morale à partir du principe de sympathie, dont l'effet est selon lui "instantané" (Smith 1759-1790a, p. 47). Producteur des vertus aimables et respectables (cf. Smith 1759-1790a, I, I, V, pp. 48-53), le jeu de la sympathie explique ainsi la convergence des critères d'approbation *a priori* individuels et irréductibles vers des normes de convenance reconnues, acceptées et mises en pratique par tous.

Il apparaît toutefois que le domaine d'investigation de la *TSM* dépasse, et de loin, l'objectif avoué de l'auteur. La *TSM* se présente aussi comme une réponse à la question du *lien social*, dont nous avons rapidement rappelé qu'elle fût le principal sujet de spéculation de la philosophie politique et morale des 17^e et 18^e siècles.

- Le jeu sympathique favorise la stabilité de l'ordre social.

Reprenant l'analyse de Hume⁴⁴, Smith place l'action de la sympathie à l'origine de notre estime envers les riches et les puissants. Nous admirons en effet le luxe et les richesses en vertu du sentiment de commodité que ceux-ci nous inspirent. Le principe de sympathie nous entraîne à nous mettre à la place de ceux qui profitent de ces jouissances, par conséquent à applaudir et approuver leur état. Cette disposition à sympathiser avec les riches et les puissants est selon Smith au fondement de la distinction des rangs et de l'ordre dans la société : "Notre obséquiosité à l'égard de ceux qui nous sont supérieurs naît plus fréquemment de notre admiration pour les avantages de leur situation que d'une secrète espérance d'un bienfait provenant de leur bon vouloir." (Smith 1759-1790a, p.95). Cette déférence désintéressée entretient en effet la hiérarchie sociale, productrice d'ordre, dans la mesure où l'homme élevé par le rang et la fortune est regardé et respecté par tout le monde.

- La sympathie est à l'origine du désir d'enrichissement :

"C'est parce que le genre humain est disposé à sympathiser plus entièrement avec notre joie qu'avec notre chagrin que nous faisons montre de nos richesses et que nous dissimulons notre pauvreté. Rien n'est plus mortifiant qu'être obligé d'exposer notre détresse à la vue du public et de sentir que, quoique notre situation s'offre à la vue de tous les hommes, aucun mortel ne conçoit pour nous la moitié de ce que nous souffrons. C'est principalement par souci de ces sentiments du genre

43. "Le principe par lequel nous approuvons ou désapprouvons naturellement notre propre conduite semble être entièrement le même que celui par lequel nous formons ces jugements quant à la conduite des autres. Nous approuvons ou désapprouvons la conduite d'un autre homme suivant ce que nous sentons quand, ramenant son cas en nous mêmes, nous pouvons ou non sympathiser complètement avec les sentiments et les motifs qui la dirigent. De la même manière, nous approuvons ou désapprouvons notre propre conduite suivant ce que nous sentons quand, nous plaçant dans la situation d'un autre homme, et la considérant pour ainsi dire avec ses yeux et de sa position, non pouvons ou non complètement sympathiser et entrer dans les sentiments et les motifs qui l'influencent. Nous ne pouvons jamais examiner nos sentiments et nos motifs, nous ne pouvons jamais former un jugement les concernant, à moins de quitter, pour ainsi dire, notre position naturelle, et de nous efforcer de les voir comme s'ils étaient à une certaine distance de nous-mêmes." (Smith 1759-1790a, pp. 171). L'auteur évoque ici la production du spectateur impartial.

44. Toujours sans le citer. Cf. Hume 1739, II, 2, V, "De notre estime pour les riches et les puissants.", pp. 205-214. Hume et Smith n'ont cependant pas la même conception de la sympathie. Ce point a été abondamment commenté. Cf., par exemple : Campbell 1971, pp. 95-96 ; Mathiot 1990, pp. 12-20 ("Le rôle de la sympathie va, de l'un à l'autre, presque s'inverser.", p. 17) ; Dupuy 1992, pp. 86-89. Dans la quatrième partie de la *TSM* ("De l'effet de l'utilité sur le sentiment d'approbation.") Smith s'emploie à réfuter certains aspects du système de Hume ("un philosophe plaisant et ingénieux, qui allie la plus grande profondeur de pensée à la plus grande élégance d'expression, et qui possède l'heureux et singulier talent de traiter des sujets les plus abstrus non seulement avec une parfaite perspicacité, mais aussi avec l'éloquence la plus vivante.", Smith 1759-1790a, p. 251). Smith reproche à Hume d'accorder trop d'importance au concept d'utilité dans sa philosophie morale. Voir les notes 53 et 56 pour d'autres différences entre les systèmes de Smith et de Hume.

humain que nous recherchons les richesses et que nous fuyons la pauvreté." (Smith 1759-1790a, p. 91)

Ce désir d'enrichissement et d'élévation sociale est évidemment à rapprocher du "désir d'améliorer notre sort", dont le rôle au sein du processus de création de richesses exposé dans la *RN* a été si souvent, et ce à juste titre puisque Smith en fait le principal motif de l'épargne, signalé et mis en valeur⁴⁵. Smith précise d'ailleurs immédiatement dans le même paragraphe de la *TSM* :

"Quelle est le but de tout le labeur et de tout le remue-ménage de ce monde ? Quelle est la fin de l'avarice et de l'ambition, de la recherche de la richesse, du pouvoir et de la prééminence ? Est-ce pour répondre aux nécessités de la nature ? Le salaire du moindre travailleur peut y répondre. (...) D'où naît alors cette émulation qui court à travers les différents rangs de la société ? Et quels sont les avantages que nous nous proposons au moyen de ce grand dessein de la vie humaine que nous appelons *amélioration de notre condition* ? Être observés, être remarqués, être considérés avec sympathie, contentement et approbation sont tous les avantages que nous pouvons nous proposer d'en retirer." (Smith 1759-1790a, pp. 91-92, nous soulignons)

- Notons que la sympathie est de ce fait à l'origine de la "corruption de nos sentiments moraux"⁴⁶. Le désir de s'élever dans la société produit inévitablement l'ambition et la vanité. Or, ces deux passions s'accordent en général difficilement avec l'intégrité morale. Pour atteindre la condition enviée des riches, "les candidats à la fortune abandonnent trop fréquemment les chemins de la vertu ; car malheureusement la route qui mène vers l'une va parfois dans la direction opposée de celle qui mène à l'autre" (Smith 1759-1790a, p. 107). Si la sympathie est à l'origine des vertus aimables et respectables, elle l'est aussi à l'égard de passions qui le sont beaucoup moins.

- La sympathie, et c'est sans doute sa fonction la plus importante, assure la socialisation de l'individu.

Ce thème essentiel de la *TSM* a été souligné à juste titre par R.L. Heilbroner (1982). Toutefois, la formulation de ce dernier, qui qualifie le processus de socialisation de l'individu

45. "Mais le principe qui porte à épargner, est le désir d'améliorer notre condition, désir qui, quoique généralement calme et sans passion, naît avec nous au monde, et ne nous lâche plus jusqu'à la tombe. Dans tout l'intervalle qui sépare ces deux moments, il n'y a peut-être presque pas d'instant où un homme soit si parfaitement et si complètement heureux de son sort qu'il ne souhaite aucune modification ou amélioration que ce soit. Une augmentation de fortune est le moyen par lequel la plupart des hommes se proposent et veulent améliorer leur condition. C'est le moyen le plus répandu et le plus évident ; et la façon la plus susceptible d'augmenter leur fortune, est d'épargner et d'accumuler quelque partie de ce qu'ils ont acquis, soit régulièrement et annuellement, soit en quelques circonstances extraordinaires." (Smith 1776, II, 3, p. 392)

Améliorer sa condition par une augmentation de fortune est le moyen pour l'individu smithien de se rapprocher de la condition des riches, enviée par tous car elle suscite la sympathie (au sens technique de Smith) de chacun. L'homme de Smith n'est donc pas l'individu moderne au sens de Louis Dumont (1977, p. 89) : le rapport aux autres prime encore chez lui sur le rapport aux choses, ou plus précisément, son rapport aux choses est médiatisé par ses relations avec les autres, pour reprendre les termes de Jean-Pierre Dupuy (cf. 1992, p. 105). Nous ne désirons pas les richesses en elles-mêmes, mais en vertu du statut social qu'elles nous confèrent. La situation du pauvre, avec laquelle il n'est possible de sympathiser que très imparfaitement, est, à l'opposé, redoutée par un individu smithien qui ne saurait vivre sans le regard et la compréhension des autres : "L'homme pauvre, au contraire, est honteux de sa pauvreté. Il sent qu'elle le place hors de la vue des hommes, ou que s'ils le remarquent ils n'ont, quoiqu'il en soit, presque pas de compassion pour la misère et la détresse dont il souffre. Il est mortifié pour ces deux raisons. Quoique être négligé et être désapprouvé sont des choses entièrement différentes, cependant, comme l'obscurité nous prive de la lumière de l'honneur et de l'approbation, sentir que nous ne sommes pas remarqués émeuse nécessairement l'espoir le plus doux et déçoit le désir le plus ardent de la nature humaine. L'homme pauvre va et vient sans être aperçu et, quand il est au milieu de la foule, il est dans la même obscurité que s'il était resté enfermé dans son propre taudis." (Smith 1759-1790a, p. 93).

46. Cf. Smith 1759-1790a, I, 3, 3 : "De la corruption de nos sentiments moraux occasionnée par cette disposition à admirer les riches et les grands, et à mépriser ou négliger les personnes pauvres et d'humble condition.", pp. 103-108. Il faut noter que l'ajout de ce chapitre fait partie des modifications apportées par Smith à la sixième édition de la *TSM*.

du décrit dans la *TSM* de transformation de la "nature humaine primaire" (*primal human nature*) en nature socialisée (*the socialized man*), ne nous paraît pas adéquate. Il semble en effet peu approprié, en l'occurrence, de parler de "nature humaine primaire", dans la mesure où l'homme est d'emblée, chez Smith, un *être social*. Pour exemple, l'exercice de la raison, le sens esthétique, le désir de persuasion, etc. que Heilbroner fait entrer dans la "nature humaine primaire", sont des caractéristiques qui ne nous paraissent pas dissociables de l'activité sociale de l'homme, de son existence en tant qu'être *déjà* socialisé. A ce titre, une des seules caractéristiques de l'individu qui puisse, chez Smith, être envisagée en dehors de toute référence à la société est l'instinct qui le porte à veiller à sa propre conservation⁴⁷. Chez Smith, la nature primaire de l'individu est d'emblée sociale, et cette socialité est la caractéristique fondamentale de l'homme. De ce point de vue, Smith se situe sans conteste dans la continuité de la tradition aristotélicienne, qui conçoit l'homme comme un animal politique qui ne peut s'accomplir qu'au sein de la société : "l'homme, qui ne peut vivre qu'en société, a été adapté par la Nature à cette situation pour laquelle il a été fait" (Smith 1759-1790a, p. 140)⁴⁸. Dès lors, la sympathie apparaît comme l'élément clé du processus de socialisation décrit dans la *TSM*. L'homme vient au monde dans la société, où, tout au long de son éducation, son apprentissage du rapport à autrui est rendu possible par sa capacité à sympathiser. De la naissance à la mort, la sympathie est par conséquent le lien insécable entre l'individu et le tout social. Principe traduisant la faculté de l'individu à être affecté par les passions des autres, aussi bien qu'à interioriser les règles de morale et les normes de comportement, la sympathie est l'instance de socialisation par excellence, propre à engendrer toutes les vertus sociales et morales nécessaires à la vie en société.

* * * * *

Le principe de sympathie permet donc à Smith d'expliquer une multitude de phénomènes ayant trait à la vie sociale et remplit donc en cela, vis-à-vis la sphère sociale, une fonction explicative analogue à celle assurée par la gravitation universelle relativement au monde physique.

A l'appui de son analyse, Smith disqualifie dans la dernière partie de la *TSM* les autres systèmes de philosophie morale mettant en œuvre, à son époque, un grand principe d'explication, en particulier ceux qui tentent de faire reposer le sentiment d'approbation sur l'amour de soi et la raison⁴⁹. Enfin, évoquant son propre système (et celui de Hume) Smith rappelle l'inspiration newtonienne qui a conduit son analyse :

"ces auteurs imaginent que la Nature agit, ici comme en d'autre cas, avec la plus stricte économie, et *produit une multitude d'effets à partir d'une cause unique* ; il pensent que la sympathie, *un pouvoir dont l'esprit est manifestement doté et qui a toujours été remarqué*, est suffisante pour expliquer tous les effets attribués à cette faculté particulière, le sens moral" (Smith 1759-1790a, p.428, nous soulignons)

De la sympathie comme *principe de gravitation sociale*

L'objectif de Smith consiste donc bien à expliquer la majorité des phénomènes sociaux sur la base d'un grand principe accessible au sens commun, la sympathie, qui apparaisse comme l'équivalent à la sphère sociale de ce qu'était, selon son interprétation du modèle newtonien, la gravitation au monde physique.

47. "Chaque homme, disaient les stoïciens, est d'abord et principalement recommandé à son propre soin." (Smith 1759-1790a, p. 305)

48. "L'homme, en effet, est un être politique et fait naturellement pour la vie en société." (cf. Aristote 1965, 9, IX, 3)

49. Cf Smith 1759-1790a, septième partie, "Des systèmes de philosophie morale". Voir en particulier la section III : "Des différents systèmes qui ont été formés concernant le principe de l'approbation.", pp. 419-454.

Au delà, le principe de sympathie peut à certains égards être qualifié de *principe de gravitation sociale*, dans la mesure où a) dans une relation bilatérale (acteur/spectateur), il assure un mécanisme de convergence de l'intensité des affections ressenties par le spectateur et l'acteur vers un *point de convenance* où se produira la "rencontre", et la circulation des affections⁵⁰ ; b) il permet aux jugements individuels *a priori* distincts de chacun de converger et de "graviter" vers un centre commun (la norme), d'acquiescer une dimension sociale et de devenir des jugements moraux au sens propre du terme, identifiés comme tels et partagés par tous ; c) marque de l'incomplétude radicale de l'individu, le principe de sympathie "attire" les hommes les uns vers les autres et pousse spontanément l'individu smithien à la rencontre d'autrui.

a. *Gravitation des affections vers un "point de convenance"*⁵¹.

Prenons l'exemple de l'interaction sympathique entre deux personnes (l'acteur et le spectateur), situation dans laquelle les deux protagonistes recherchent ce que Smith appelle "le plaisir d'une sympathie réciproque"⁵². Smith nous dit qu'il existe un plaisir partagé à sympathiser : la "sympathie mutuelle" produit une sensation agréable pour les deux parties (même si la passion est "douloureuse"⁵³). A l'opposé, ne pas sympathiser est désagréable. Cependant, il y a au point de départ de l'interaction une différence d'intensité de l'acteur au spectateur (l'affection sympathique ressentie par le spectateur est toujours moindre que celle, réelle, ressentie par l'acteur).

Ces deux propriétés de la sympathie (plaisir de la sympathie mutuelle et différence d'intensité des affections), connues par l'acteur comme par le spectateur, vont pousser ces derniers à fournir un effort réciproque, destiné à combler la "distance" résidant entre leurs affections, à réduire l'écart d'intensité afin d'arriver à une situation de sympathie mutuelle, productrice de plaisir réciproque. D'où le double effort / mécanisme suivant (Biziou, 2000, p. 458) :

- le spectateur, en se mettant à la place de l'acteur⁵⁴, augmente l'intensité de la sensation qu'il ressent sympathiquement ;
- l'acteur, par l'exercice de la maîtrise de soi (*self-command*), tend de son côté à faire baisser cette intensité, telle qu'elle apparaît au spectateur.

50. Afin d'éviter toute confusion, précisons que nous n'entendons pas ici que les relations bilatérales soient le substrat du processus de "gravitation sociale" produit par la sympathie. Simplement, les relations bilatérales constituent une dimension fondamentale de l'exercice de la sympathie, en particulier de ce que Smith appelle la "sympathie réciproque". Dimension toutefois insuffisante pour assurer l'accord général sur les valeurs, qui nécessite, comme on le verra dans le point b), l'introduction du spectateur impartial.

51. Je m'inspire, dans ce paragraphe et le suivant - i.e. les arguments a) et b) - des propos tenus dans l'introduction des traducteurs (Michaël Biziou, Claude Gautier et Jean-François Pradeau) de la nouvelle édition française de la *TSM* (P.U.F, 1999). Pour l'argument a), j'emprunte en particulier à Biziou (2000).

52. Cf. Smith 1759-1790a, I, I, II, "Du plaisir d'une sympathie réciproque.", pp. 32-36.

53. Etant donné le fait que "la sympathie avive la joie et atténue la peine" (Smith 1759-1790a, p. 34). Il s'agit d'un point de désaccord entre Smith et Hume, qui reproche au premier, dans une lettre datée du 28 juillet 1759 (Cf. Smith 1977, p. 43), d'admettre dans son système l'existence d'une "sympathie désagréable" (la passion sympathique étant pénible quand la passion originelle est pénible), alors que le sentiment d'approbation, fondé sur la sympathie, doit toujours être agréable. Smith répondra à cette objection par une note (Smith 1759-1790, p. 86) dans la seconde édition de la *TSM* (1761). L'originalité de Smith consiste en fait à reconnaître l'existence d'un plaisir propre à la correspondance des sentiment entre le spectateur et la personne principalement concernée, distinct de la passion sympathique du spectateur.

54. Ceci avant de "ramener le cas à soi". Le littéralisme de la dernière traduction française de la *TSM* met en valeur le fait que le mécanisme de la sympathie agit en deux temps : un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, par lequel le spectateur prend en imagination la place de celui qu'il observe, et "entre dans" ses sentiments ou sa situation (*to enter into*), et une phase symétrique allant de l'extérieur vers l'intérieur, dans laquelle le spectateur "ramène le cas à l'intérieur de soi" (*to bring the case home to himself*), et constate s'il sympathise ou non avec les sentiments qu'il prête à l'acteur de la situation. Ceci est à mettre en rapport avec les deux figures du spectateur impartial, tantôt *man without* (le regard extérieur d'autrui tel que je le suppose) et *man within* (la norme intériorisée).

Le résultat de ce processus est la convergence de l'intensité des sentiments ressentis par les deux sujets vers un "point de convenance" sur la base duquel il vont pouvoir sympathiser complètement (*i.e.* éprouver une affection de même intensité). C'est bien ici le jeu de la sympathie qui permet aux sentiments de chacune des parties de "graviter" vers un point de convenance ou l'identification sympathique peut se déployer, et où la circulation des émotions devient possible.

b. Toutefois, le point de convenance ainsi déterminé demeure lié à une circonstance, une situation particulière. "La tension se forme alors entre le caractère relatif des sentiments étroitement associés à la particularité d'une situation et leur nécessaire généralisation - pour ne pas dire universalisation - dans des jugements moraux." (Smith 1759-1790a, "Introduction des traducteurs", p. 9). La difficulté de la généralisation des normes de jugement est cependant levée par Smith grâce à l'introduction du spectateur impartial :

"Parce que les évaluations sont toujours immanentes à leur contexte social, le spectateur impartial qui se construit à distance comme une instance de généralisation et d'extension de l'impartialité limitée, comme un point de vue toujours extérieur aux individus impliqués dans des situations particulières, ce spectateur donc stylise les normes, c'est-à-dire leur donne une plus grande objectivité pour atteindre une sorte d'exigence inconditionnée qui confère un caractère absolu à l'obligation morale qu'elles expriment (...) L'opérateur de sympathie suppose donc son agent, le spectateur impartial." (Smith 1759-1790a, "Introduction des traducteurs", p.9)

L'action de la sympathie permet en effet, par le biais du spectateur impartial, aux jugements individuels circonstanciels de "graviter" vers un point de vue général et partagé par tous, la norme. La norme de jugement est en outre productrice de règles de comportement et d'attitudes communes qui, adoptées par tous car suscitant l'approbation du spectateur, seront jugées adéquates (ou convenables) par tout spectateur de l'action, relativement à une circonstance donnée⁵⁵.

La résolution smithienne de la problématique du *lien social* prend cependant son sens si l'on considère le spectateur impartial, non comme un *deus ex machina*, mais comme le produit de l'expérience sociale de l'individu, sous contrainte du désir d'être approuvé par autrui. Ce n'est que parce que nous expérimentons en permanence le regard des autres que nous sommes capables d'imaginer ce qu'il peut être. L'expérience passée de l'individu, ses succès et ses échecs vis-à-vis d'autrui, l'approbation et la désapprobation qu'il a lui-même rencontrées, participent ainsi à la constitution de son "juge intérieur" (*the man within*). La sympathie est en effet une expérience imaginaire répétée, expérience communément vécue, qui, articulée au désir, également partagé, d'être approuvé par autrui, permet la convergence des critères de jugements individuels vers des normes intériorisées par tous. Le spectateur impartial apparaît ainsi comme le produit de l'expérimentation permanente du regard de l'autre, un spectateur qui se constitue au gré des relations sympathiques qui tissent la toile de la vie sociale de l'individu⁵⁶.

55. L'échange, du point de vue de la satisfaction des besoins, est un exemple de comportement respectant les normes de conduite et suscitant l'approbation du spectateur impartial.

56. Nous partageons totalement, à ce titre, l'avis de Jean-Pierre Dupuy (1992, p. 91) : "Certes, le spectateur incarne des normes, mais ces normes sont en fait des productions sociales. (...) Loin d'être transcendante, la figure du spectateur apparaît donc comme une sorte de moyenne qui émerge des expériences que tous font de la vie en société". Dans le même ordre d'idées, Philippe Bertrand (1995, p. 270) qualifie le spectateur impartial de "personnage fictif censé représenter les expériences de sympathie passées".

C'est bien cette volonté de faire reposer la formation des règles morales sur la pratique sociale qui fait l'originalité de l'analyse de Smith. Jean Mathiot (1990, pp. 13-20) nous rappelle à cet égard que Hume et Hutcheson postulaient l'existence d'un sens moral inné, constitué indépendamment de la pratique. Une telle conception ne manquait pas de poser des difficultés théoriques, dès lors que les intérêts particuliers entraînent en conflit lors de l'application pratique des règles de justice (Mathiot cite l'exemple humien de la chasse au lièvre et de la cueillette des pommes). Smith, au prix d'une "nouvelle investigation qui ne dissocie plus le sens moral de la pratique", postule la convergence et l'adéquation dans la règle des intérêts particuliers et du bien commun. Mathiot (pp. 18-19)

Ainsi, le point de vue du spectateur impartial peut devenir le point de vue général, susceptible d'être adopté par chacun dans une société donnée, et par conséquent le véhicule des normes sociales de comportement et de jugement. Participant de la sorte à la constitution de la personnalité de chacun, la sympathie est l'instrument grâce auquel la nature produit l'homme social, l'homme au sens plein du terme. Elle assure la gravitation/convergence des personnalités particulières vers celle de l'homme commun, auquel chacun pourra s'identifier, et dont chacun pourra en conséquence, par expérience mentale, s'efforcer de susciter l'approbation. Résultat du jeu de la sympathie, le point de vue du spectateur impartial, se présente ainsi comme *point de convergence des points de vue particuliers*.

c. Enfin, la sympathie, en tant qu'elle est la marque de l'incomplétude radicale de l'homme, pousse spontanément l'individu à la rencontre d'autrui.

L'individu smithien est en effet un être en manque, comme l'a très bien remarqué Jean-Pierre Dupuy (1992, p. 86) : "Le sujet smithien est un être radicalement incomplet. Loin de posséder en lui toutes les facultés qui permettraient d'obtenir, par lien de déduction, l'ordre social et moral, il a désespérément besoin de ses semblables pour se forger une identité.". Nous allons dans les lignes qui suivent proposer une interprétation originale de cet aspect fondamental de l'individu smithien. Notre propos visera notamment à faire écho à ce qu'affirmait Smith dans l'*HA* vis-à-vis des dispositions psychologiques et cognitives de l'homme : à l'instar de l'investigation philosophique, "l'investigation sympathique" peut en effet être interprétée comme la manifestation d'un besoin de compréhension éprouvé par l'individu face à son environnement.

D'après ce que nous dit Smith dans l'*HA*, l'homme éprouve avant tout face au "théâtre de l'univers", un besoin de cohérence et de compréhension. Pour être en mesure d'évoluer dans le monde physique, l'homme a besoin de le "comprendre", *i.e.* de se l'expliquer. Selon nous, le même besoin guide l'individu smithien dans son rapport à la société : ce dernier ressent en effet le besoin de comprendre le *théâtre social*⁵⁷ dans lequel il évolue, tout comme il éprouve un besoin de cohérence face au *théâtre de la nature*. Or, la compréhension du monde social passe en premier lieu par celle des individus qui le composent. L'individu smithien éprouve donc fondamentalement un besoin de compréhension vis-à-vis d'autrui.

Du point de vue de l'individu, l'inconnu, c'est ce qu'éprouve l'autre : la vie intérieure d'autrui est, dans la perspective de la vie sociale de l'individu, la *chaîne invisible* à reconstituer. Ici encore, ce n'est que par le biais de l'*imagination* que l'individu peut appréhender les sentiments et les émotions d'autrui. L'individu smithien se met, *en imagination*, à la place des autres afin de les comprendre. Le fait est qu'autrui me ressemble : il est mon double. La disposition naturelle de l'esprit humain pour l'analogie est au principe des rapports de l'homme à l'homme, tout comme elle est au principe des rapports de l'homme à la nature. Parce qu'autrui me ressemble, et parce que j'attribue aux effets semblables les mêmes causes, je lui prête, dans un premier temps, mes sensations et mes sentiments.

Sympathiser avec quelqu'un est agréable, ne pas sympathiser est déplaisant. La compréhension d'autrui, tout comme la "compréhension" du monde physique, produit la *satisfaction de l'esprit*. La sympathie prête en effet cohérence au *théâtre social*, tout comme les hypothèses sur le monde physique prêtent cohérence au *théâtre de l'univers*.

poursuit : "en généralisant la portée de la sympathie et en refusant d'y voir une prothèse de réceptivité du sens moral, [Smith] lui donne une valeur pratique, et en fait le moyen d'analyser l'action et les comportements des hommes. Cette réconciliation a un but précis : restaurer une compréhension de la genèse des règles effectives suivies par la pratique "normale" des hommes. (...) Grâce au concept de sympathie généralisé et promu, le jugement moral doit pour Smith marcher du même pas que l'action."

57. Rappelons que métaphores et vocabulaire théâtraux sont omniprésents dans la *TSM*. Cet aspect est développé par Stewart (1984).

J'ai cependant tout autant besoin qu'autrui me comprenne, que j'ai besoin de comprendre autrui. Je veux en effet qu'autrui me comprenne comme je le comprends, je veux être approuvé par l'autre, le *persuader*, et, pour ce faire, je dois également me mettre à sa place et me regarder avec ses yeux.

Être approuvé par l'autre, le persuader est en effet agréable, car si autrui m'a compris, c'est que, me mettant à sa place, je l'avais moi-même compris. Si les *chaînes invisibles* que je prête au fonctionnement de l'univers ne peuvent être, en tout état de cause, qu'hypothétiques, il existe un moyen pour moi de savoir si les sentiments que j'ai prêtés à l'autre sont ceux qu'il éprouve réellement. Le fait qu'autrui me comprenne me conforte en effet dans ma compréhension d'autrui. Le théâtre social n'en est que plus cohérent pour moi. La nature ne peut me comprendre, ou du moins elle ne peut me le montrer. Je dois seulement m'expliquer le théâtre de la nature (ou plutôt imaginer que je me l'explique), vis-à-vis duquel je ne suis que spectateur. Vis-à-vis du théâtre social, je suis simultanément spectateur et acteur. Comme tout acteur, je dois être crédible vis-à-vis des autres, qui sont spectateurs de mes actions aussi bien qu'acteurs du théâtre social dans lequel j'évolue.

Ajoutons enfin que, si le fait qu'autrui me comprenne me conforte dans ma compréhension d'autrui, le fait que je comprenne autrui me conforte réciproquement dans la compréhension de mon *être social*, qui se constitue au gré des relations sympathiques avec les autres. Autrui me renvoyant en permanence ma propre image, le monde social décrit par Smith peut être représenté sous certains rapports comme un vaste jeu de miroirs, où chacun cherche à comprendre les autres, et à être compris par eux, et où les individus échangent perpétuellement en pensée leur places d'acteurs et de spectateurs. On retrouve ainsi chez Smith, en quelque sorte, l'idée de Hume selon laquelle "les esprits des hommes sont des miroirs les uns pour les autres"⁵⁸.

Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'individu de Smith est dépendant d'autrui, et est un être radicalement incomplet :

- Il n'y a qu'en comprenant l'autre que je me comprends moi-même en tant qu'*être social*. Étant mon double, autrui est, dans la société, le *médium* essentiel à la compréhension de moi-même. Le sujet smithien n'est donc pas tant, comme le pense J.-P. Dupuy, "irréremédiablement enfermé dans le monde de sa sensibilité propre" (Dupuy 1992, p. 84), car il doit en tout état de cause trouver le sens à donner à cette sensibilité hors de lui. La "sensibilité propre" de l'individu n'a en effet pas de contenu, chez Smith, en dehors de celle des autres. Ainsi, l'homme élevé en dehors de la société ne pourrait avoir de sens moral ni de sens esthétique⁵⁹. La compréhension de ma sensibilité, et de mon être social, passe donc fondamentalement par celle d'autrui (et réciproquement).

- Autrui m'étant essentiel à la compréhension de moi-même, j'ai fondamentalement besoin de lui, et la sympathie est le signe de cette dépendance. Le principe de sympathie, en particulier celui de sympathie redoublée, est chez Smith la marque d'une soumission du rapport à soi par le rapport aux autres. Si le sujet hobbesien était dominé par la pulsion de sa particularité et de son individualité, l'individu smithien ne se définit que sous le regard d'au-

58. "Nous pouvons remarquer en général que les esprits des hommes sont des miroirs les uns pour les autres, non seulement parce que chacun d'eux réfléchit les émotions des autres, mais aussi parce que ces rayons de passions, de sentiments et d'opinions peuvent être renvoyés plusieurs fois et s'atténuer par degrés insensibles." (Hume 1739, II, 2, 5, p. 214). Voir la note 58 ci-dessous.

59. "S'il était possible qu'une créature humaine puisse parvenir à l'âge d'homme en un lieu isolé, sans aucune communication avec ceux de son espèce, elle ne pourrait pas plus se faire une idée de son propre caractère, de la convenance ou du démerite de ses sentiments et de sa conduite, de la beauté ou de la difformité de son esprit, que de la beauté ou de la difformité de son visage. Ce sont là des objets qu'elle ne peut aisément voir, qu'elle n'observe pas naturellement et pour lesquels elle est dépourvue du *miroir* qui pourrait les présenter à sa vue. Transportez-la dans la société et elle sera immédiatement pourvue de ce *miroir* qui lui faisait jusque-là défaut." (Smith 1759-1790a, p. 172, nous soulignons)

trui, regard réel ou supposé dont il recherche en permanence l'approbation. Cette affirmation ne signifie pas que l'individu smithien soit un être dépouillé de toute particularité et de volonté propre, elle signifie plutôt que l'un des désirs fondamentaux de l'homme est d'être remarqué, aimé et approuvé de ses semblables, et que ce n'est qu'à travers autrui qu'il reçoit la sanction sociale de son existence⁶⁰. L'homme chez Smith a besoin des autres pour s'évaluer, comme nous le rappelle Françoise Duboeuf (1985, p. 87): "c'est par la comparaison que l'homme connaît ses semblables, et qu'il se connaît lui-même, puisque le regard des autres lui apparaît comme sa propre mesure". Dès lors, on saisit mieux le fossé qui sépare l'analyse de Smith de celle de l'auteur du *Léviathan*. L'individu smithien doit plutôt être considéré comme le résultat du jeu social que comme une donnée préalable à la constitution de la société : "ce n'est pas l'examen de l'individu qui va permettre la compréhension de la société, mais au contraire les modalités de son appartenance à la société qui permettent de comprendre l'individu. Ce n'est pas la nature de l'individu qui à travers la sympathie fonde la compréhension de la formation des règles sociales ; la sympathie est "le rouage" d'un processus de constitution de la nature sociale des individus et de leurs règles" (Duboeuf 1985, p. 82).

Un principe gouverne donc les rapports sociaux décrits par Smith, c'est la sympathie, faculté spontanée de se mettre à la place des autres et d'être affecté par leurs jugements et leurs passions, guidée par le besoin, inhérent à la vie sociale, de comprendre l'autrui. La cohérence et la stabilité du corps social sont ainsi assurées chez l'auteur de la *TSM* par l'attraction permanente, rendue possible par la sympathie, des êtres les uns vers les autres⁶¹, de la même manière que l'hypothèse de gravitation, en représentant l'attraction universelle des corps physiques, prêtait chez Newton une parfaite cohérence au théâtre de l'univers.

Conclusion

De par l'extrême diversité des sujets qu'elle aborde et l'ambition apparemment démesurée du (des) projet(s) qui la guide(nt), de par son caractère inachevé et l'apparente contradiction qui semble y résider, l'œuvre d'Adam Smith présente, au premier abord, plusieurs de ces "ruptures" qui, d'après l'auteur, provoquent l'étonnement de l'esprit, et jettent l'imagination dans un état de perplexité contraire à son mouvement naturel. Pourquoi dès lors ne pas tenter de reconstituer les chaînes invisibles qui permettraient d'envisager cette œuvre de façon cohérente, suivant en cela la démarche intellectuelle préconisée par son auteur ? C'est ce que nous avons essayé de faire dans cet article. Notre interprétation se nourrit par conséquent d'une hypothèse forte : la sympathie nous semble être l'unique principe qui permette de jeter un pont entre les deux principaux ouvrages de Smith⁶², et d'éviter une démarche qui,

60. Rappelons que Smith fut un lecteur attentif de Rousseau, et traduisit, en 1756 pour la revue *Edinburgh review*, quelques passages du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* dont l'extrait suivant :

"Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences: le sauvage vit en lui-même; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence", cf. Smith 1795, appendix : *Passages quoted from Rousseau*, p. 256 ; Rousseau 1755, p. 126.

61. Notons que l'on observait chez Hobbes une configuration inverse : dans l'état de nature les individus nouent des rapports basés, du moins en partie, sur l'*aversion* (d'où un sentiment général de défiance vis-à-vis d'autrui) : "les hommes ne retirent pas d'agrément (mais au contraire un grand déplaisir) de la vie en compagnie, là où il n'existe pas de pouvoir capable de les tenir tous en respect." (Hobbes 1651, p.123). L'aversion est définie par Hobbes comme un mouvement des parties internes du corps tendant à nous *éloigner* de l'objet externe qui en est la cause (cf. Hobbes 1651, p. 47). Quoique la mise en œuvre du pacte social suppose que les individus surmontent leur sentiment de défiance mutuelle, Hobbes estime "que toutes les sociétés sont bâties sur le fondement de la gloire et des commodités de la vie ; et qu'ainsi elles sont contractées par l'amour-propre, plutôt que par une forte inclination que nous ayons pour nos semblables" (Hobbes 1642, p.92). Hobbes reconnaît cependant, notamment dans le *De Cive*, une certaine sociabilité aux vieillards et aux enfants, et ne nie pas "que la nature ne nous contraigne à désirer la compagnie de nos semblables" (Hobbes 1642, p.93). Toutefois, les hommes ne naissent pas selon lui "capables de société civile". En effet, dans la mesure où l'homme ne possède pas, dès la naissance, toutes les qualités requises pour contracter la société, l'auteur du *Léviathan* juge que "ce n'est pas la nature, mais la discipline qui rend l'homme propre à la société." (*ibid.*, pp. 93-94).

62. Nous nous opposons donc, en dernier lieu, à la conclusion de Jean-Pierre Dupuy selon laquelle le *self-love* serait la passion dominante chez Smith. L'argument de Dupuy est de traduire *self-love* par amour-propre, et de l'ana-

en examinant chaque œuvre séparément et lui assignant un principe explicatif différent, ne fait que ressusciter sous une forme travestie le trop célèbre *Adam Smith Problem*.

Si en effet le mécanisme de la sympathie sous-tend l'ensemble des rapports sociaux, on doit faire l'hypothèse que les relations marchandes n'échappent pas à son action⁶³. Le principe de sympathie est donc à l'œuvre, en filigrane, dans la *RN*, voire à l'origine de certains comportements économiques fondamentaux, tels que l'échange⁶⁴ et le désir d'enrichissement. La principale conséquence de notre interprétation est de mettre l'accent sur la *TSM*, œuvre essentielle de l'auteur, sans laquelle le modèle de coordination marchande décrit dans la *RN* ne peut être selon nous correctement appréhendé. Le principe de sympathie assure en effet la cohésion de l'ordre social, et pousse spontanément l'individu smithien à la rencontre d'autrui, qui peut prendre une forme économique (l'échange) ou simplement sociale, rencontre pacifique sans laquelle ni l'échange, ni la division du travail, ni le marché ne sont concevables. Sans formuler sa réponse à la question du lien social (qui ne peut trouver sa solution dans le seul fonctionnement du marché) et mettre à bas la problématique de l'état de guerre hobbesien, le projet consistant à théoriser des rapports économiques pacifiés basés sur la concurrence ne pouvait qu'être, à l'époque de Smith, voué à l'échec.

lyser comme un produit de l'action de la sympathie (Cf. "Adam Smith et la sympathie envieuse" in Dupuy 1992, pp. 75-106). S'il est vrai que l'amour propre et la vanité peuvent être considérés comme des produits de la sympathie, l'analyse de Dupuy ne peut s'appliquer qu'aux cas où l'individu cherche à susciter l'approbation d'autrui (spectateur réel ou supposé), et non dans les cas de sympathie directe, par exemple lorsqu'un spectateur sympathise avec les souffrances ou la joie d'un tiers, configuration dans laquelle l'amour-propre n'intervient pas nécessairement. Le mécanisme de sympathie doit selon nous être envisagé dans sa globalité, et non au regard d'une dimension spécifique de ses effets (ce qui n'empêche pas de reconnaître qu'amour propre et vanité sont des notions récurrentes chez Smith, qui peuvent logiquement être analysées comme des produits de la sympathie). Par ailleurs, la façon dont Smith introduit le concept de *self-love* dans son œuvre ne correspond pas à la méthode d'exposition qui emporte sa préférence (le principe de sympathie est posé dès le premier paragraphe de la *TSM* et réapparaît continuellement tout au long de l'ouvrage, tandis que le concept de *self-love* est introduit par Smith dans ses travaux de manière éparse, et n'est dans aucun ouvrage posé, dès les premiers paragraphes, comme principe explicatif élémentaire).

On trouve chez Defalvard (1990) une construction intéressante, selon laquelle la sympathie constitue bien chez Smith l'unique logique des comportements individuels, "laquelle supporte, de par sa complexe architecture, de nombreuses déclinaisons et variations" (p. 450), l'une de ces déclinaisons aboutissant selon l'auteur à l'intérêt des marchands. Nous rejoignons donc cette interprétation, dans la mesure où, à l'opposé la conclusion de Dupuy, elle propose d'unifier l'œuvre de Smith autour du concept de sympathie.

63. Nous nous opposons donc également à l'interprétation de D.D. Raphael (1975, p. 96) selon laquelle le mécanisme de sympathie est inopérant dans la *RN* ("Of course he wrote in the *WN* about a natural harmony of individual and social interests, but there he was abstracting economic activity from the whole of social life, and in any event this harmony owed nothing to sympathy"). Il est vrai que Raphael et Macfie ont une conception plus étroite de la sympathie que celle que nous défendons dans cet article : "Sympathy is the core of Smith's explanation of moral judgement. The motive to action is an entirely different matter." (Smith 1759-1790b, "Introduction", pp. 21-22, nous soulignons)

64. Smith prétend dans la *RN* qu'il n'est pas de son sujet d'examiner si la propension à changer, troquer et échanger "est un des principes innés de la nature humaine, dont on ne peut rendre davantage compte ; ou si, comme cela semble plus probable, elle est la conséquence nécessaire des facultés de raison et de parole" (Smith 1776, I, 2, p. 15), mais précise dans ses cours de jurisprudence que l'origine de ce penchant réside dans un "principe de persuasion" prédominant dans la nature humaine :

"The real foundation of it [*this disposition to barter, which is the cause of the division of labor*] is that principle to persuade which so much prevails in human nature. When any arguments are offered to persuade, it is always expected that they should have their proper effect." (Smith 1978, *report dated 1766*, pp. 493-494)

A cet égard, le principe de persuasion évoqué ci-dessus apparaît comme une conséquence directe (inévitable?) de l'action continue de la sympathie dans la sphère des rapports sociaux. Nous avons en effet constaté que l'intervention permanente de la sympathie dans la vie sociale de l'individu smithien entraînait ce dernier à rechercher constamment l'approbation de ses semblables. Dès lors, l'acteur social mis en scène par Smith cherche continuellement à persuader son public, afin de l'amener à sympathiser avec lui. L'acte de persuasion en lui-même passe d'ailleurs inévitablement par l'exercice de la sympathie, dans la mesure où pour qu'autrui entre en accord avec mon avis, pour qu'il comprenne mes raisons d'agir et de sentir, je dois dans une certaine mesure sortir de moi-même et me supposer à sa place.

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote (1965), *Éthique de Nicomaque*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.
- Bertrand, Ph. (1995), "Histoire d'une question : *das Adam Smith problem*", *Cahiers Charles Gide*, n° 1, Université de Montpellier 1, pp. 259-276.
- Biziou, M. (2000), "Kant et Smith, critiques de la philosophie morale de Hume", *Revue Philosophique*, CLXXX, 4, pp. 449-464.
- Campbell, T.D. (1971), *Adam Smith's science of morals*, Londres, George Allen & Unwin.
- Comim, F. (1999), "Adam Smith and Isaac Newton: common sense and aesthetics in the age of experiments", communication présentée au colloque ECHE (avril 99), Cachan.
- Defalvard, H. (1990), *Contribution à l'histoire intellectuelle du marché*, Thèse pour le doctorat de sciences économiques, Paris X - Nanterre.
- Duboeuf, F. (1985), "Adam Smith: Mesure et socialité.", *Économies et Sociétés, Oeconomia*, série PE n°3, pp. 73-107.
- Duboeuf, F. (1991), "Espace économique, espaces moral et politique chez A. Smith", *Cahiers d'Économie Politique*, n°19, L'Harmattan, pp. 85-103.
- Dumont, L. (1977), *Homo aequalis I, genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard.
- Dupuy, J.-P. (1992), *Libéralisme et justice sociale. Le sacrifice et l'envie*, Paris, Pluriel-Hachette [Calmann-Lévy].
- Fitzgibbons, A. (1995), *Adam Smith's system of liberty, wealth and virtue. The moral and political foundations of the wealth of nations*, Oxford, Clarendon Press.
- Gusdorf, G. (1971), *Les sciences humaines et la pensée occidentale. Vol. IV. Les principes de la pensée au siècle des lumières*, Paris, Payot.
- Halevy, E. (1901-1904), *La formation du radicalisme philosophique*, 3 volumes, Paris, P.U.F., 1995.
- Heilbroner, R.L. (1982), "The socialisation of the individual in Adam Smith", *History of Political Economy*, 14, 3, Duke University Press, pp. 427-439.
- Hobbes, T. (1642), *Le citoyen ou les fondements du politique - De Cive*, trad. S. Sorbière, Paris, Garnier-Flammarion, 1982.
- Hobbes, T. (1651), *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, trad. F. Tricaud, Paris, Sirey, 1971.
- Hume, D. (1739), *Traité de la nature humaine, livre II*, in *Les passions*, trad. J.-P. Cléro, Paris, Garnier-Flammarion, 1991.
- Hume, D. (1748), *Enquête sur l'entendement humain*, trad. A. Leroy, Paris, Garnier-Flammarion, 1983.
- Hume, D. (1751), *Enquête sur les principes de la morale*, trad. P. Baranger & P. Saltel, Paris, Garnier-Flammarion, 1991.
- Mandeville, B. (1714), *La fable des abeilles*, trad. L. & P. Carrive, Paris, Vrin, 1974.
- Mathiot, J. (1990), *Adam Smith. Philosophie et économie. De la sympathie à l'échange*, Paris, PUF.
- Newton, I. (1687), *De philosophiae naturalis Principia mathematica*, trad. M.F. Barniais, Paris, C. Bourgois, 1985.
- Newton, I. (1996), *Écrits sur la religion*, Paris, Gallimard.
- Pack, S.J. (1991), *Capitalism as a moral system. Adam Smith's critique of the free market economy*, Gower House, Edward Elgar Publishing Limited.
- Raphael, D.D. (1975), "The impartial spectator", in Skinner A.S. & Wilson T. (eds), pp. 83-99.
- Rousseau, J.-J. (1755), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Idées-Gallimard, 1965.
- Skinner, A.S., Wilson T. (eds) (1975), *Essays on Adam Smith*, Oxford, Clarendon Press.

- Smith, A. (1759-1790a), *Théorie des sentiments moraux*, traduction de M. Biziou, C. Gauthier & J.-F. Pradeau, Paris, P.U.F., 1999.
- Smith, A. (1759-1790b), *The theory of moral sentiments*, Oxford, Oxford University Press, 1976.
- Smith, A. (1776), *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, trad. P. Taïeb, Paris, P.U.F., 1995.
- Smith, A. (1795), *Essays on philosophical subjects*, Oxford, Oxford University Press, 1980.
- Smith, A. (1977), *Correspondence of Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- Smith, A. (1978), *Lectures on jurisprudence*, Oxford, Oxford University Press, 1978.
- Smith, A. (1983), *Lectures on rhetoric and belles lettres*, Oxford, Oxford University Press.
- Smith, A. (1997), *Essais esthétiques. L'imitation dans les arts et autres textes*, trad. P.L. Autin, I. Ellis, M. Garandeau et P. Thierry, Paris, Vrin.
- Stewart, D. (1984), "Adam Smith and the theatricality of moral sentiments", *Critical Inquiry*, pp.592-613.
- Vergara, F. (1998), "A critique of Elie Halévy. Refutation of an important distortion of British moral philosophy", *Journal of the Royal Institute of Philosophy*, 73, 283, Cambridge University Press, pp. 97-111.
- Vidonne, P. (1986), *La formation de la pensée économique*, Paris, Economica.